



NOIR

**ET
ROUGE**

N° 46

CAHIERS

D'ETUDES

ANARCHISTES

50

CAHIERS D'ÉTUDES ANARCHISTES

PERIODICITE : TRIMESTRIELLE

NI PLEURS, NI COURONNES

« L'Anarchie est inaliénable... »

« Et ta sœur ? »

Dicton moldo-valaque du XII^e siècle.

Avec un retard sur « Le Monde » dont nous nous excusons (voir son « Panorama de l'extrême-gauche révolutionnaire » du **3 avril 1970** annonçant, sans nous l'avoir demandé, que nous ne paraissions plus ; c'est beau l'Information !) et comme nous supposons que tout le monde ne lit pas — encore — « Le Monde », nous avertissons le lecteur que ce n° 46 de « NR » sera effectivement notre dernier numéro.

Au cours des deux assemblées extraordinaires qui ont précédé cette décision, les situations du groupe et de la revue avaient été discutées, des textes amenés, pour essayer de voir clair dans la crise qui nous frappe (pas si « soudainement » qu'on pourrait le croire à première vue, on y reviendra) et d'en tirer les conclusions logiques.

Cet ultime numéro n'est plus l'expression publique du **groupe NOIR** et **ROUGE**, celui-ci ayant également cessé d'exister sous la forme qui avait été la sienne jusqu'à présent. Préparé par une commission restreinte de militants, il tentera seulement de présenter au lecteur le pourquoi de notre situation. Peut-être n'y parviendrons-nous pas (un copain disait au cours d'une des dernières réunions que si nous arrivions à expliquer notre crise, il n'y aurait pas, ou plus, de crise...) mais quoi qu'il en soit nous pensons qu'il était à la fois du minimum d'honnêteté révolutionnaire et de logique politique envers le lecteur, envers nous-mêmes aussi, de faire ce bilan.

Nous avons dit ne plus parler « officiellement » au nom du **groupe Noir et Rouge**, les avis exprimés ici seront donc des opinions soit personnelles, soit de quelques camarades groupés. Il est possible qu'il y ait des redites ou au contraire des contradictions : tant mieux, le lecteur aura ainsi une juste idée de notre situation, nous aurions dû procéder ainsi plus tôt...

Pour que les camarades s'y retrouvent, nous avons ordonné le numéro comme suit : quatre textes avant les réunions, une petite transition sur les réunions elles-mêmes et leurs résultats concrets, puis des textes d'après-réunions faisant le bilan sous toutes ses formes et puisque nous avons fait une certaine critique de l'anarchisme, nous élargirons la question par un grand texte sur le gauchisme lui-même, le courrier complétant ce dernier numéro.

Nous n'avons l'intention ni de pleurer, ni de demander qu'on nous pleure, les mouchoirs coûtent cher, même les kleenex. Nous croyons plutôt que nous sommes à la fin d'une étape, d'un cycle ou d'une époque et qu'il faut le dire, essayer de l'expliquer, pour voir ce qui peut être fait ensuite. Car nous n'avons pas l'intention de lâcher la bagarre, ceci pour ceux qui pourraient oublier que nous sommes un peu comme l'Hydre de Lerne...

Nous sommes toutefois d'avis opposés, ce numéro le montre, sur les disparitions du groupe et de la revue. Certains pensent qu'il s'agit là d'un échec, d'autres qu'il s'agit au contraire d'un renouveau, d'une joie... On ne peut trancher ici, mais simplement exposer, pour réfléchir puis, plus tard, agir.

C'est pourquoi, à ce dernier numéro de « Noir et Rouge », on est prié de n'apporter ni les pleurs du regret (« Vous allez nous manquer, etc... ») ni la couronne des enterrements prématurés. Le combat continue. A tous, salut et fraternité.

LA COMMISSION



INVITATIONS A UNE RÉUNION...

TEXTE N° 1

Pourquoi cette réunion ? Nous souhaitons voir les questions suivantes :

- Envisager l'arrêt de la parution de la revue N.R.
- Mettre en question notre existence en tant que groupe.
- Critiquer un certain nombre de choix théoriques et pratiques dans lesquels nous (et pas mal d'autres, en ce sens ces problèmes ne concernent pas que nous) nous sommes engagés ces deux dernières années.

Nous y sommes comme forcés par le malaise qui s'est manifesté dernièrement dans notre groupe. :

- La fonction du groupe et de la revue est de plus en plus floue.
- Le peu de réflexion parmi nous, donc le peu de texte à publier.
- Le nombre décroissant des participants aux réunions (donc moins d'informations).
- L'entente difficile, entre nous, peut-être parce que les échecs subis dans notre pratique ne trouvent pas de solutions dans le cadre de ce groupe ou de compensations imaginaires dans « notre théorie ».

Ces derniers mois nous avons envisagé différentes tentatives : 1° en tentant avec un autre groupe de proposer une liaison pour des tâches très pratiques avec quelques groupes (un seul individu a répondu) ; 2° Puis en fondant des espoirs sur la formation de petits groupes autonomes (plus cohérents, ayant une vision plus totalisante, un champ d'intervention défini) ; 3° En créant ce que nous avons appelé (à tort) des commissions (en réalité des groupes de travail) avec d'autres camarades ne venant pas aux réunions habituelles. (Deux d'entre elles ont une existence réelle).

A ce stade-là nous avons trouvé notre réunion de groupe « aliénante » ; critique par trop insuffisante. Voici quelques points qui sont sortis de la discussion. Nous croyons qu'ils dépassent le cadre de notre petit groupe.

- Il y a d'abord un problème d'« acquis théorique » anarchiste. Qu'est-ce que c'est ? quelques principes généraux qui seraient communs, mais lesquels et à qui ?
- Une théorisation des pratiques que nous avons personnellement ? (s'opposant à ce qui serait théorie abstraite, érudition gratuite, etc.)

— Une critique de cette façon même d'envisager le problème. (Il faut avoir une vision globale tant bien que mal pour comprendre chaque pratique).

— Problème des origines sociales différentes des gauchistes.

Donc qu'est-ce que l'acquis, comment s'en servir ?

En supposant ce problème sinon réglé, ce qui n'est pas possible dans l'absolu, du moins en voie de l'être, soit négativement soit positivement, un certain nombre de « directions pratiques » ont été proposées. (Pour que la dissolution de notre groupe serve à quelque chose de positif). Nous les énumérons sans prendre position :

1 Systématisation des groupes de travail et réunions de liaison plus espacées.

ou 2 Dans cette réunion où nous vous invitons, commencer par faire un inventaire des activités (personnelles ou autres) et des centres d'activité existant à l'heure actuelle. Voir à quoi elles correspondent, les points communs, les liaisons nécessaires. Etre plus formaliste — assez de « ragots entre copains »

ou 3 Toujours dans cette même réunion, voir les tâches principales à faire, que les participants reforment des groupes spécialisés (il est impossible qu'un seul petit groupe prétende tout faire).

TEXTE N° 2

PREAMBULE

Le mois de janvier 1970 a vu s'accélérer, au sein de notre groupe, un processus de désintégration, à différents niveaux, dont la réunion du 31 nous a fait prendre conscience avec une acuité particulière et nous oblige maintenant à en tirer les conséquences. Comme celles-ci peuvent être graves pour le groupe lui-même et la revue, nous estimons d'élémentaire « démocratie anarchiste » le fait d'avoir une réunion extraordinaire, réunissant le maximum de camarades ayant eu, de près ou de loin, l'occasion de travailler au groupe ou avec nous. C'est dire l'importance de cette réunion et la nécessité de ne pas s'y noyer dans les discours. D'où également la nécessité de cette feuille d'information, faisant rapidement le point, adressée à tous les participants éventuels à cette réunion, pour mieux la préparer.

C'EST LA CRISE... (comme dirait K.)

La crise qui nous atteint a de multiples causes, tout ça est imbriqué, problèmes du groupe et de la revue se mêlant également, facteurs politiques se mélangeant aux facteurs psychologiques. Peut-être aussi sommes-nous tout simplement, comme on dit, au bout du rouleau (c'est arrivé à plus malins que nous : « Socialisme ou Barbarie », « Arguments », « Pouvoir Ouvrier récemment ») encore qu'il paraisse un peu facile de se satisfaire de réponses trop simples... Il est vrai aussi, sans que cela nous sécurise pour autant, que la crise dépasse notre petit groupe mais touche tout le mouvement révolutionnaire, du moins ceux qui ne se contentent pas d'activisme ou de gonfler les effectifs, ou encore d'ériger l'autosatisfaction ou le « bidon » en ligne politique.

Pour éviter un trop long pensum aux camarades (nous parlerons plus en détails à la réunion), nous pensons utile de partager notre succincte analyse en deux parties : le groupe, la revue.

LE GROUPE

Il existe sous le nom de « groupe Noir et Rouge » depuis 1961, après le départ de camarades — ayant créé avec nous les GAAR en 1956 — pour la FA où ils furent à la base de la constitution de l'UGAC. Cela fait donc 9 années que le groupe « NR » existe. Il a subi différentes transformations, employé diverses méthodes, s'est élargi fin 1967 par l'arrivée de copains étudiants pour la plupart, c'est la période du groupe-non-groupe... Puis c'est mai 1968 qui, selon l'analyse d'un copain au cours d'une de nos dernières réunions, s'il semble être pour nous le « triomphe » d'une certaine position, d'une certaine insertion plus dans la réalité que d'autres révolutionnaires style centralistes ou même FA, semble être aussi le début de notre déclin, peut-être de notre perte.

Pourquoi ?

Il semble (remarquez notre prudence, nous n'émettons que des hypothèses !) que Mai ait accéléré le **mythe** NR, qui était déjà sensible avant (légende du groupe mystérieux, etc.) et auquel nous avons peut-être contribué. L'appartenance de Dany C.B. au groupe et le fait que ça ce soit su n'a peut-être pas arrangé les choses de ce côté... Bref : beaucoup de camarades, de gens isolés ou éloignés se sont fait une fausse idée de nous, exagérant notre influence, notre organisation, etc. Nous étions tout à la fois groupe de théoriciens (ou semi, selon l'Inter-situationniste), d'action, éditeur, un peu FA et commission de relations internationale aussi : c'est trop ! Une certaine publicité d'après-mai (« Magazine Littéraire », « Nouvel Obs », situs et tout récemment « l'Idiot International » et « Le Monde », entre autres...) nous a **institutionnalisés**, nous et la revue.

Nous sommes donc tout à la fois un **mythe** et une institution, premier paradoxe d'une situation qui n'en manque pas !

Nous sommes un peu comme des anciens combattants inadaptés : l'après-mai nous a vus incapables de remplir des fonctions nouvelles qu'exigeait une situation nouvelle, vu que nous n'avons pas su, et pu, tirer les profondes conséquences théoriques et politiques de tout cela. Nous abordons ainsi le chapitre de notre faiblesse théorique, d'aucuns diront de notre insuffisance voire de notre paresse : en tout cas le fait est là, c'est le vide de ce côté et nous devons le constater.

Parallèlement à cette carence, l'ambiguïté inhérente au groupe (comme à la revue, nous en reparlerons) s'exerce en ce sens que nous ne savons plus très bien **pourquoi** nous sommes ensemble, et **vers quoi** nous allons. Pré-supposés éthiques chez les uns, économiques chez les autres se mêlent et ajoutent à la confusion.

Exemple de cette confusion : lors des toutes dernières réunions, un camarade pense qu'il faut **avant tout** étudier les classes, sinon nous merdouillerons sur tout le reste et ne saurons nous définir en vue de l'action et de la réflexion, nous donner des perspectives. Or nous n'avons jamais pu étudier à fond certains problèmes parce que les réunions du groupe nous amènent à chaque fois leur lot de petites actions à entreprendre et à discuter, dictées par l'actualité, avec les problèmes de la solidarité sous leurs diverses formes, etc. C'est donc **aussi** une question de temps mais la question reste : sommes-nous d'abord un groupe d'action, ou de réflexion, ou éditeur ou tout ça ensemble ? Le groupe n'était-il destiné à être qu'un **carrefour** où informations, actions diverses seraient confrontées, où des copains de passage ou de province viennent prendre le contact comme à une sorte de permanence puisque on sait que « NR est là »...

Tous ces défauts, ajoutés à des raisons psychologiques (fatigue, ennuis personnels, etc.) qui ont leur importance quand on est peu, font en définitive que nous sommes de moins en moins aux réunions et cela pose brutalement le problème. Allons-nous continuer comme ça jusqu'à extinction, ou trouver de nouvelles formes, réagir ? Nous avons certes créé voici quelques mois une commission ouvrière avec d'autres camarades, d'autres commissions se créent. Pouvons-nous évoluer en une sorte de fédération de commissions dont la réunion du groupe (mensuelle par exemple) serait l'occasion de comptes rendus et de confrontations ? Nous ne voyons pas encore la réponse, tout cela est à étudier profondément...

LA REVUE

S'il y a analogie d'ambiguïté pour la revue et le groupe, ce qui se comprend un peu d'ailleurs, d'autres problèmes se posent. Mais d'abord, un bilan rapide. Commencée en 1956 avec 50 exemplaires, la revue arrive fin 1969, soit 13 années après, au 45^e N° avec un tirage de 3 500 ex. et quelques centaines d'abonnés. Sur le plan financier la situation est donc maintenant rentable, comme on dit. Et pourtant la revue crève aussi tout doucement. **Pourquoi ?**

Il y a un désintérêt certain du groupe envers la revue, qui n'est « confectionnée » que par un nombre de plus en plus réduit de volontaires (c'est le mot). Parallèlement les lecteurs, s'ils sont nombreux, participent de moins en moins à la rédaction de NR, se contentant de donner leur fric et de nous encourager, ce qui est bien sympa, mais nous confirme dans notre rôle directif (et mystérieux, on y revient) de « penseurs », etc. Voici un premier point, suffisamment grave par lui-même...

Il y en a d'autres : la revue (sa confection) tend à devenir aliénante pour certains copains du groupe qui se tapent la boîte postale, le courrier, les articles — inexistence de la **rotation** dans nos tâches ! — d'une part et aliénante pour **l'ensemble** du groupe, d'autre part, qui n'a pas le temps de s'en occuper et renâcle quand on lui rappelle les «délais de parution», d'où un côté corvée que ce NR à confectionner... Enfin, si nous soulevons parfois des problèmes intéressants (la théorie des chapelles, lettre de K entre autres) nous sommes incapables d'y répondre dans le groupe lui-même et à plus forte raison dans la revue. N'y a-t-il pas là quelque chose de révélateur à méditer ?

CONCLUSION ET PROPOSITIONS

Nous pourrions, sadiquement, allonger la liste de nos emmerdements, restons-en là. Allons-nous nous dissoudre ? Arrêter la revue définitivement ou provisoirement ? Nous ressaisir au contraire ou bien nous grouper avec d'autres camarades ? Le meilleur processus, le plus honnête en tout cas et aussi le plus efficace, nous semble être cette réunion où tous s'exprimeraient, ayant ainsi en leurs mains nos problèmes... Si par hasard, la revue ou le groupe (ou les 2 à la fois) devait disparaître, il nous semblerait également normal de prévenir l'ensemble de nos abonnés. **Le minimum** serait une circulaire expliquant la situation. **Le mieux** serait un numéro «00» de NR annonçant publiquement notre situation et démystifiant pour une fois (la 1^{re} et la dernière) notre groupe et notre revue.



COMPTE RENDU SUBJECTIF

Le malaise actuel me semble issu d'une évolution générale (diminution des Comités d'Action) et particulière (discussion de l'année dernière). En ce qui nous concerne, il n'y a pas d'explication valable ni en nous rattachant à un courant général («c'est tous les groupes pareil») ni non plus par rapport à nous-mêmes («on est névrosé par la revue»). N'importe quel fait peut névroser, et ce n'est pas le fait, mais ce que représente la névrose ou malaise, que nous allons essayer d'expliquer (le nous est une déformation, voir plus loin).

Un premier élément me semble dangereux : c'est la séparation apparente manuels et étudiants qui correspond presque, de plus, à une séparation vieux et jeunes. C'est dangereux parce que cela induit à une fausse explication, banale et répétée, sans être jamais approfondie.

En fait ce qui est frappant, c'est la pauvreté de l'après-mai dans ces milieux : 1) incapacité de poser une analyse socio-économique claire (contradictions dans la conception des classes dans le «Gauchisme»), alors que les «autres» donnent des analyses de la bureaucratie, la monnaie, l'Est, l'armée, etc. Même nos textes valables (organisations, élections, exception faite de l'autogestion) ne sont pas réédités ; 2) incapacité de mener une campagne à long terme sur un objectif profond : nous passons de Nanterre à Nixon, l'Italie, etc., alors qu'il n'y a qu'un problème : la répression (limites, liens internationaux, développements futurs probables).

Où se trouve l'incapacité ? Que signifie-t-elle ?

Je pense qu'il y a une confusion entre croire à la lutte de classes et militer, **et** avoir extirpé de soi-même les préjugés de classes. Ce n'est pas matérialiste, c'est du moralisme, pourra-t-on dire. Au contraire, la société actuelle fonctionne sur une série de stimulants psychologiques («Les gens chics, votre standing exige, etc.»), qui nous conditionnent et nous font consommer. De même, notre origine sociale, notre langage professionnel nous donnent un pli caractéristique.

Concrètement, et le préambule veut les situer, les problèmes (tous ?) de la pratique découlent d'un manque de conscience personnel et collectif de l'influence de la société.

Le **temps**. Pour les militants manuels — 50 heures de travail en moyenne, plus les transports — le temps libre, c'est faire ses courses, avoir sa vie privée **et** militer. Pour les étudiants et parfois les intellectuels, les heures ne semblent pas compter, on peut militer et rigoler, il y a toujours de grasses matinées pour récupérer. D'où l'opposition dans les réunions, le je m'enfoutisme des uns, le désir d'être fixé (comme dans leur profession) des autres.

Les **tâches**. Un groupe « mixte » (femmes et hommes, manuels et intellectuels) fonctionne idéalement sur une base d'échanges d'informations et d'analyses pour et dans une tactique ou une pratique commune ; la rotation étant un rouage essentiel pour dépasser les structures sociales figées et imposées et construire une miniaturisation de la société future. Dans la réalité, les étudiants-intellectuels sont souvent incapables de faire des tâches permanentes tant pratiques qu'idéologiques, car la société ne les y prépare pas, ils deviennent des penseurs qui exigent des comptes rendus, qui édifient des états-majors sans rien donner en échange, non par mauvaise foi, mais par complexe : « La fac, c'est petit-bourgeois », « on va pas commencer, on n'en finirait pas ». Bien involontairement, un activisme à la petite semaine, irraisonné, une fuite en avant (j'aime bien l'image), cachent aux étudiants-intellectuels leur coupure quasi totale avec la classe ouvrière, c'est-à-dire les salariés en général (vu la confusion qui règne sous cette étiquette d'ouvriers, comme d'étudiants).

Une absence ou un refus d'analyse du militantisme quotidien finit par casser les groupes. Après, on peut parler de la contradiction entre la revue qui n'est pas dans le mouvement alors que les mecs y sont, d'un manque de connaissance entre les mecs, de commissions qui s'enverraient (???) des comptes rendus... tout cela n'est que faux-fuyants.

La simple vérité est que les rapports entre exploités et ex-exploiteurs (ou militants venus de ces milieux) sont complexes : chaque opposition recouvre une vision différente. Arriver à trouver des modes de militantisme stables dans des petits groupes mixtes, c'est aussi à long terme être capable de faire marcher la société.

I. R.



QUELQUES RÉFLEXIONS

But de ce travail : c'est, à travers une critique des rapports du groupe Noir et Rouge à l'anarchisme, de montrer en quoi l'anarchisme est un frein au développement de nos activités à l'heure actuelle. Mais cette critique, dans les termes énoncés ci-dessus serait insuffisante si elle ne s'accompagnait pas d'une critique de nos rapports avec le marxisme. Ces rapports avec les deux idéologies du mouvement ouvrier, en tant qu'il s'est dit révolutionnaire, étant le cadre dans lequel les rapports d'exploitation et (ou) de domination de la société bourgeoise étaient posés.

Il n'est pas possible de séparer dans l'analyse l'étude de l'anarchisme et celle du marxisme, du fait que ces deux idéologies ont été et demeurent concomitantes, et opposées complémentaires.

Les auteurs de ce texte se trouvent à un carrefour. Ils sont limités par les mêmes faiblesses que les anarchistes, car, à une critique spontanée du marxisme, il leur est difficile de substituer une analyse critique du marxisme, d'autant plus que leur absence d'effort méthodologique dans la lecture de l'œuvre de Marx, introduit un rapport dogmatique.

Cependant, par a priori matérialiste, nous jugeons qu'il existe nécessairement des liens, complexes certes, entre la production théorique de Marx, et sa pratique bureaucratique au sein du mouvement ouvrier, dans la première Internationale, puis dans ses rapports ambigus avec la social-démocratie allemande.

L'utilisation faite par la social-démocratie, puis par les partis communistes, de l'œuvre de Marx pose le problème des rapports entre une science naissante, et les spécialistes petit-bourgeois des bureaucraties ouvrières.

Une autre faiblesse se révèle : l'ambition de comprendre le marxisme et l'anarchisme comme symboles renvoyant à des constituants contradictoires de la lutte de classe au 19^e siècle et dans la 1^{re} moitié du 20^e siècle, approche tentée par Pannekoek et Karl Korsch ; cette ambition ne peut qu'échouer tant que des moyens d'interprétation psychanalytiques et même linguistiques, ne seront pas élaborés conjointement à une recherche économique.

A ceux qui nous objecteront que ce détour théorique risque de nous égarer dans les voies de garage de l'idée-en-soi, nous répliquerons que la saint-thèse de la théorie et de la pratique chez un même individu, à un même moment, cette cohérence-là, n'est que l'anticipation magique du résultat du processus de destruction de la division du travail dans la société bourgeoise. Refuser idéologiquement le rôle qui nous est imposé par notre situation dans la société conduit à construire une image de soi-même comme « celui qui préfigure l'homme désaliéné » comportement récupéré en tant que rôle (par exemple : le Situ) par l'intelligentsia de la classe dominante.

Il ne s'agit pas pour nous de nous soumettre au système de rôles et de relations sociales qu'impose la société, et de reproduire à notre échelle la division du travail, mais de nous servir, à défaut d'autre chose, de notre position dans les institutions, pour tenter de détruire de l'intérieur ces institutions et les relations qu'elles nous imposent.

Le dépassement des anciennes idéologies ne dépend pas essentiellement de nous, mais d'un développement des luttes de classe qui contribuent à la concentration du capital et à l'évolution technologique qui est la forme que prend la concentration au niveau technique, cette dernière structurant d'une façon nouvelle dans le sens d'une plus grande unité de la classe ouvrière.

Cependant ce processus se traduit d'une façon déformée (du fait de la division du travail et de notre appartenance aux couches moyennes liées indirectement seulement à la production) à travers des abstractions auxquelles la classe ouvrière n'est pas totalement imperméable.

La pénétration des concepts s'effectuant uniquement à travers des luttes où les « mots » expriment l'action qui transforme le réel que désignent les mots.

Les exigences que nous venons d'énoncer s'expriment dans une période de crise du groupe N.R. en relation avec la crise de l'ensemble des camarades, organisés ou non qui ont rejeté bien avant Mai les vieux schémas sclérosés du mouvement anarchiste officiel.

Nous ne reviendrons pas sur les symptômes de cette crise que le texte introductif à la réunion du 15 mars signale. Il apparaît que l'entente est devenue impossible à partir du moment où les échecs rencontrés dans notre pratique, ne trouvent pas de solution grâce au groupe, ou de compensation imaginaire dans le groupe, dans la théorie du groupe.

L'entente était devenue plus un compromis permettant la survie du groupe plutôt qu'un accord sur un projet commun.

La façon dont fut discuté l'article paru dans le dernier numéro de N.R. (N° 45) concernant le camping anar est à notre avis significative de cette situation : certains camarades réagirent violemment en disant : « c'est con » sans donner d'explication. D'autre part, la majorité se taisait, deux camarades se contentèrent de faire un additif qui ne remettait pas en cause la méthode même d'analyse de la question.

L'absence de discussion permit de ne pas poser des problèmes qui auraient remis en cause la survie du groupe.

L'absence d'analyse des problèmes sexuels pourtant au centre de la vie du camping, ne fut pas critiquée, car c'était poser immédiatement un niveau de la réalité des rapports des membres du groupe, tant à l'intérieur du groupe que dans la « famille anarchiste » et la famille tout court. Un tel débat aurait mis en cause l'éthique et la « philosophie » même des membres du groupe et du groupe lui-même.

Il existe à N.R. (comme dans tous les groupes anars) une idéologie qui masque un certain nombre de questions pour régenter la vie du groupe. Cette idéologie : l'anarchie, se révèle inadéquate pour répondre aux exigences des luttes dans les rapports de classe du capitalisme moderne.

L'anarchie est sous-tendue par une conception manichéiste du monde, par là-même idéaliste. Celle-ci apparaît sous des formes diverses, aussi bien chez Stirner - l'individu face au monde, que chez Proudhon - la classe laborieuse portant en son sein le Bien de l'humanité, que chez Bakounine - la révolte.

Le rapport de N.R. à l'anarchie se situait à deux niveaux : le niveau intellectuel, et le niveau affectif. La critique du monde était totale au niveau de la révolte et du refus du monde existant, mais devait ménager la Mère-Anarchie considérée comme ce qu'il y avait de bon, de beau, de vrai.

Cet état de fait qui se recoupe avec les attachements sentimentaux, familiaux, amicaux avec le « milieu anar » seul milieu où on se trouve un tant soit peu bien, et au chaud, malgré tout (comparativement au monde hostile) a contribué à nous maintenir dans un état de dépendance vis-à-vis de l'anarchie.

Mais l'idéalisme inhérent au manichéisme des trois auteurs précités est tempéré par une conception luciférienne du bien (égoïsme chez Stirner, le travail-Lucifer chez Proudhon, la révolte-Lucifer chez Bakounine). On ne retrouve plus cette dialectique dans l'anarchisme-révélé à partir des dernières décades du 19^e siècle.

On retrouve la démarche manichéenne propre aux anarchistes dans les rapports du groupe N.R. avec l'anarchisme : séparation entre ce qu'il y a de bon (de révolutionnaire) dans la tradition, ou les acquis anarchistes, et ce qu'il y a de mal (les égarements individualistes réformistes, syndicaux, bureaucratiques, franc-maçons, etc., etc.)

Contradictoirement, ce manichéisme, cette séparation entre les aspects positifs et négatifs de l'anarchie, évitant la formation d'un système clos, aussi bien que l'éclectisme, liée à une volonté de contestation radicale du monde, permettait le développement d'un pragmatisme fructueux.

Alors que tous les soi disant marxistes, à quelques exceptions près, étaient enfermés et s'enfermaient dans un système clos et dogmatique : (Marx a dit... etc.), et que ceux qui réussirent à sortir du dogmatisme, avec des résultats parfois fructueux au niveau de la théorie (« Socialisme ou Barbarie ») s'enfermaient dans des pratiques bureaucratiques de groupe, N.R. devenu le lieu de rencontre des opposés, ouvriers et étudiants, à l'anarchisme « officiel », fut un des lieux où des lignes de force prirent naissance, qu'on put retrouver dans le 22 mars par exemple.

Le propre de N.R. est d'avoir fait une critique des égarements de l'anarchisme sous les formes de l'individualisme, ou plus importantes du bureaucratisme, à partir d'expériences vécues par des membres du groupe (Espagne, Pays de l'Est, F.C.L., F.A.) du réformisme syndical et franc-maçon.

La critique à partir d'expériences précises, était toujours destinée à dicter une attitude précise.

De même que la critique des égarements de l'anarchisme, les rapports avec le marxisme, portaient d'une même exigence : le pragmatisme.

La frange étudiante de N.R. tenait compte du marxisme à deux niveaux : l'économique et le social. Au point de vue économique : utilisation des analyses dogmatiques de marxistes (analyses de Lambert sur la situation générale en France, ou de Mandel sur l'armée) et utilisation de façon dogmatique d'analyses matérialistes (reprise telles-elles des analyses de « S ou B » sur l'U.R.S.S. pour justifier les a priori anarchistes). Au point de vue social : reprise du marxisme (et de Bakounine) d'une façon non dogmatique parce qu'en rapports dialectiques avec la pratique. (Question de la division du travail qui a eu des applications pratiques, mais a malheureusement été exprimée seulement oralement). Question également de la critique des sciences humaines). Répercussion au niveau des exigences sociales du mouvement du 22 mars (conf., par exemple le texte : pourquoi des sociologues).

Le changement de tactique au niveau étudiant (fac de Nanterre) n'a pas été provoqué par un changement de l'analyse économique de la place de l'étudiant dans la société (passage de l'analyse des lambertistes à celle des situationnistes) mais consta-

tant que la tactique utilisée ne « marchait pas », était « emmerdante », etc... Il y a eu un changement de tactique qui a été justifié (ou non d'ailleurs) par une analyse économique.

L'absence de dogmatisme et la révolte radicale qui, à une certaine époque permirent un pragmatisme fructueux, ne semblent plus aujourd'hui être les éléments suffisants (quoique nécessaires) du contrôle de l'efficacité de nos actes.

Actuellement, au niveau étudiant, les gens qui « en veulent » et font « n'importe quoi » font en réalité souvent ce que veut le pouvoir. Ils ne font que **répéter** ce qui a été peu avant mai 1968 à Nanterre, en mai et juin 1968 ailleurs. Le système bourgeois est devenu la plupart du temps capable de récupérer toutes ces tentatives, grâce à son appareil policier, à la presse et à la radio, à ses partis de gauche ou gouvernementaux qui ont mis au point de nouvelles parades.

La marge de manœuvre de la bourgeoisie est devenue plus grande au niveau de la répression policière et administrative, par la récupération idéologique de l'action des gauchistes.

Ce vague aperçu sur la situation présente ne saurait être mené à bien que grâce à des discussions collectives.

Le groupe N.R. a développé (n° 44 en 1967) une certaine critique des « chapelles » (analyse critique des groupuscules d'extrême gauche considérés comme un ensemble). Cette critique n'est pas parvenue à formuler une analyse du fonctionnement interne des groupuscules, pas plus qu'une analyse du fonctionnement interne de N.R. considéré comme un groupuscule particulier.

Le fonctionnement des groupuscules est caractérisé par des phénomènes de survie : survie des individus dans le groupe, du groupe dans la société à travers des individus qui le composent. Cette survie passe essentiellement par une idéologie, particulière à chaque groupe (qui le singularise, c'est un des éléments de la survie), commune aux différents « groupes révolutionnaires ».

Tout groupe, révolutionnaire ou non, fonctionne à travers un système d'identification des individus les uns aux autres qui trouve ses médiations dans les activités propres au groupe et par son idéologie : cristallisation des idées.

Dans le cas des groupes formellement hiérarchisés (groupes léninistes en particulier) le mode d'identification passe par un support : le leader, le véhicule privilégié de l'idéologie du groupe. Par contre, dans le cas des groupes non formellement hiérarchisés (en particulier groupes anars), ce fonctionnement en petits groupes, dans certains cas fédérés entre eux, pour sauvegarder l'idéologie, est adopté en même temps comme solution politique. L'exemple de la CNTE est riche d'enseignements à ce propos. Son « centralisme organique » a permis un équilibre entre les deux tendances.

Les tendances verticales imposées par le grand nombre et le caractère de masse de l'organisation, ainsi que par le rôle dirigeant de la FAI étaient contrebalancées par l'idéologie individualiste professée tant au niveau de la base que de la direction anarchiste. L'équilibre, préservé jusqu'en 1936 fut possible grâce à l'existence des membres de la FAI, plus individualistes que les néo-bureaucrates sans contenu politique, et que la classe, qui étaient souvent à la fois des idéologues et des praticiens de l'action directe.

Cet exemple met en évidence la situation contradictoire des anarchistes, amenés à jouer un rôle de leader dans les mouvements de masse spontanés, dans la mesure où ils étaient reconnus comme porteurs de l'idéologie du mouvement ils se trouvaient ainsi placés au pôle transférenciel de la tendance à la reproduction de la hiérarchie (voir aussi exemple de Makno et à une moindre échelle de Cohn-Bendit).

A ce niveau, l'inadéquation entre groupe affinitaire et mouvement de masse signalé plus haut, réapparaît plus fortement et d'une façon plus dramatique, ce qui amène dans la phase de reflux du mouvement de masse, un repli des anarchistes sur des positions plus sclérosées qu'auparavant.

L'échec du mouvement anar n'est pas en soi, mais reproduit sur un modèle déformé, l'échec provisoire de la classe ouvrière en lutte.

Pour caractériser plus complètement la crise de l'anarchisme dans la période actuelle, il est nécessaire de commencer une analyse des rapports historiques entre l'anarchisme et les constituants de la classe ouvrière et des couches petites bourgeois-

ses que cette idéologie exprime, dans leur lutte contre le capital. A ce titre la conception de Marx sur la question, quoique partielle et fort insuffisante n'en reste pas moins déterminante par sa méthode. L'anarchisme n'est pas un, mais il y a des courants anarchistes divergents qui ont comme seule référence commune la critique « antiautoritaire ». Ces courants sont liés indirectement à des classes ou couches selon des modes différents suivant le niveau de développement de la grande industrie et la spécificité des rapports de classe dans chaque pays.

Malgré cette complexité, il est possible de dégager 3 principaux courants : l'individualisme, l'anarcho-syndicalisme et le communisme libertaire. Ces deux derniers pouvant coexister dans le cas de l'Espagne ou s'opposer dans le cas de la France. D'une façon simpliste et rapide on peut considérer :

1. L'individualisme, comme la théorie d'une fraction de la petite bourgeoisie décadente, intellectuels et artisans brimés par le grand capital et qui théorise sa parcellarisation et sa condamnation à une concurrence autodestructrice par l'individualisme exacerbé.

2. L'anarcho-syndicalisme, comme l'idéologie est l'instrument organisationnel des artisans en voie d'intégration dans la grande industrie ainsi que des ouvriers d'une grande industrie conservant des traits artisanaux (France jusqu'au début du 20^e siècle, Espagne en 1936).

3. Le communisme libertaire, enfin, apparaît comme l'idéologie des intellectuels de la petite bourgeoisie qui « va au peuple » ; il exprime aussi la prise de conscience dans des cas très peu nombreux mais significatifs, l'expression de la révolte de membres de l'aristocratie russe en déclin : Bakounine et Kropotkine, ce qui caractérise cette tendance, c'est son populisme qui se traduit par les mots d'ordre « aller au peuple », elle peut exprimer aussi la lutte des paysans pauvres non propriétaires du sol, salariés et même sortant du servage, comme en Andalousie ou en Ukraine.

Si le lien entre la population artisanale et l'idéologie anarcho-syndicaliste est aisé à déterminer, il n'est pas de même pour le lien entre la petite bourgeoisie non productive et l'anarchisme en général. Les prétendus partis ouvriers ne furent-ils pas eux aussi dirigés par des petits bourgeois qui eurent au minimum dans leurs actions une fonction d'idéologie si ce n'est de dirigeant réel ? De plus, comme Marx le rappelle, par petits bourgeois, il ne faut entendre petits boutiquiers à l'idéologie réactionnaire seulement, mais aussi artisans indépendants et les intellectuels. Ces derniers par leur situation dans la production ont une expression théorique qui n'entre en rapport avec cette dernière que par une série de médiations. Cette distribution d'une partie de la petite bourgeoisie entre bureaucrates réformistes et anarchistes souvent réformistes a été bien traduite par Pannekoek qui a désigné les réformistes comme des petits bourgeois résignés et les anarchistes comme des petits bourgeois devenus fous.

Comme chez Marx, cette amorce d'approche correcte de l'anarchisme manquait toutefois son objet faute d'analyser cette « folie » et ses liens avec la famille bourgeoise patriarcale et monogamique. Quand après la deuxième guerre mondiale Pannekoek écrit dans « Workers Councils » : « la liberté en tant qu'élément principal de la théorie anarchiste peut sans doute susciter de vives sympathies, mais elle constitue seulement une partie, et pas même fondamentale, du but poursuivi par la lutte de classe — l'autogestion, l'autogouvernement au moyen des conseils ouvriers ». Pannekoek ne détermine pas réellement l'importance, le rôle essentiel des exigences libertaires dans la destruction de la « force spirituelle de la bourgeoisie », force qui est un frein considérable au dépassement du stade actuel des luttes et dont la rupture libère totalement et d'une façon décisive la force du prolétariat.

A partir de l'amorce de dépassement de l'opposition anarchisme marxisme dans le mouvement du 22 mars, un dépassement factice s'institua en octobre 1968, fondé sur la croyance dans la continuité de la dynamique des luttes de mai.

Depuis cet échec, tous les groupes tendent à se démarquer les uns par rapport aux autres, sur des bases idéologiques et sectaires, qui ne sont plus exactement les anciennes bases (anarchisme-marxisme) mais reflètent à la fois les anciennes idéologies, et la situation dans le processus de la production capitaliste des participants (commission ouvrière de N.R. ; I.C.O. ; groupes de fac ; groupes marginaux).

Un courant péri-situ se développe, se référant, comme l'I.S. elle-même, à la fois à l'individualisme anarchiste, à l'idéalisme du jeune Marx,, et d'une façon voilée au populisme du communisme libertaire.

Derrière un masque idéologique nouveau : le conseillisme, d'anciens projets anarcho-syndicalistes, replâtrés et modernisés réapparaissent avec leur constante bureaucratique.

En opposition, le courant s'exprimant à travers I.C.O. fait de ces groupes une critique correcte (individualisme-idéalisme-bureaucratisme). Cependant, dans cette opposition, en voulant privilégier la lutte de classe sur les lieux de production (ce qui est fondamentalement juste) ils en arrivent à tenir insuffisamment compte des luttes au niveau des superstructures et à négliger la critique pratique et théorique de l'idéologie. Ainsi, ils risquent à la longue d'échouer dans leur tentative même : la production est au centre d'une totalité organique.

Dans « La grève généralisée en France » quand les camarades d'I.C.O. écrivent : « les ouvriers dans leur immense majorité ne sont pas entrés en lutte dans l'espoir d'en finir avec le capital », ils sous-estiment le fait que la grève généralisée a été rendue possible par l'action de travailleurs, souvent jeunes, qui exprimaient un malaise profond qui ne pouvait être satisfait par des concessions réformistes.

Le texte que nous venons de présenter n'échappe peut-être pas au phénomène énoncé par nous plus haut : chaque groupe tend à exister par sa lutte contre les autres groupes et cette fonction devient première par rapport aux tâches politiques du groupe. Nous ne pourrions réellement juger de tout cela qu'après le développement d'une pratique nouvelle, qui nous semble seule valable pour résoudre les problèmes actuels. Cette pratique consiste pour nous à :

1. Se regrouper en fonction des institutions (usines, l'école, les facs, etc...) où nous sommes impliqués, regroupements sur des bases précises (ce qui ne veut pas dire maximum ou minimum). Ces bases précises nous espérons que la discussion qui va avoir lieu permettra de les ébaucher, même si c'est en négatif, et que d'autres discussions en plus petits groupes les ont déjà amorcées.

En ce qui concerne l'essentiel : l'usine, la « Commission ouvrière » nous semble être un lieu où un travail dans ce sens se dégage lentement et où une plus grande progression théorique s'avère possible.

Restent la fac et l'école où le caractère souvent informel des regroupements permet mal encore de distinguer ces possibilités. De plus, d'autres secteurs très importants nous échappent complètement ou presque, vu notre absence dans ces institutions.

Toutefois dans le cas de la psychiatrie, il faut signaler l'existence de camarades de province désirant communiquer avec nous (au fait nous, ce sera qui ?...) Dans le cas de la recherche scientifique (sciences de la nature) il existe des camarades isolés que nous voyons assez fréquemment (2 ou 3 camarades de I.C.O.).

2. La communication entre ces groupes se ferait par des réunions où des rapports critiques d'activité seraient présentés par les camarades des différents regroupements.

3. Un bulletin de liaison pourrait être alors l'expression de cette amorce de fédération ; bulletin qui, à la différence de la revue N.R. permettrait par sa modeste même à un grand nombre de camarades de s'exprimer au travers de textes.

Deux camarades de N.R. (février 1970).



TRANSITION

Il y a donc eu deux réunions, assemblées générales plutôt où nos problèmes ont été discutés après avoir été exposés devant tous. La première réunion ne nous ayant pas permis de dégager tous les aspects de la situation, une deuxième et dernière réunion fut convoquée un mois après, pour laisser le temps de la réflexion...

Nous ne nous étendrons pas sur la discussion elle-même mais sur nos constatations et décisions. Pour les raisons d'ailleurs développées dans les textes d'**avant** et **après** réunions (dans ce numéro) nous avons d'une part décidé notre dissolution de groupe « Noir et Rouge » en tant que tel ; d'autre part, décidé l'arrêt **définitif** de la revue, ceci pour des raisons politiques mais aussi pratiques.

Le groupe éclate en commissions de travail, dont certaines (commission syndicale, Italie) existaient déjà. Une de celles-ci se présente succinctement ci-contre. Il est prévu une assemblée mensuelle de ces commissions pour confronter leurs travaux. Enfin, des camarades éditeront un bulletin ronéotypé qu'ils présentent également. Tous ces travaux, commissions, bulletin, font partie d'un processus de réflexion et n'engagent ni l'ex-groupe, ni l'ex-revue pour l'avenir : ils ne sauraient donc être considérés comme un « NR nouvelle forme ». C'est en fait quelque chose de **différent**, avec des camarades extérieurs à l'ex-groupe NR aussi, qui démarre et espère tenir les camarades au courant, selon des formes qui seront à déterminer en fonction du développement ou non de ces activités. Voici la présentation du bulletin :

UNE PUBLICATION CHASSE L'AUTRE ?

Non, ce n'est pas tout à fait ça...

Un bulletin va paraître, un de plus, ou autre chose ? On verra... En tout cas, voici ce que l'on propose, ce que l'on voudrait.

Ce bulletin doit être une possibilité d'expression, de communication inter-groupes et individus isolés.

Mais communication nous fait penser à échanges et pas seulement à émission, sans réaction. L'expression, nous la voyons libre, sans censure (du moins quand on coupera, on ne le dira pas...)

Ce bulletin sera peut-être fait par un groupe, mais ne reflètera pas nécessairement l'expression de ce seul groupe qui ne saurait être monolithique, mais pourra changer de visage au gré du désir de collaboration extérieure et momentanée.

Le bulletin ne continuera à paraître que si les « lecteurs » y participent, et par des critiques, des discussions plutôt que par une silencieuse approbation ou par des louanges périodiques. De plus, nous ne nous sentons pas la vocation de nous accrocher aux tâches matérielles que nécessite la parution du bulletin et celui-ci, au bout de quelques numéros (3 maximum), devra être pris en charge par d'autres, sinon plouf !...



IMPORTANT : Pour tout ce qui concerne le bulletin, écrire exclusivement à Paul Barrère — Boîte Postale 14 — Issy-les-Moulineaux - 92.
Le bulletin a également un **C.C.P.** : Paul Barrère : 1372-61 Paris.

COMMISSION OUVRIERE

Des copains venus de différents groupes se réunissent pour travailler sur un sujet précis : le syndicalisme.

L'extrait suivant, du premier compte rendu de cette « commission syndicale » analyse les (ou certaines) motivations des camarades participants.

« Un groupe de camarades a commencé à se réunir afin de procéder à des échanges systématiques de leurs expériences syndicales et de poursuivre collectivement l'étude et le travail commencé dans le n° 43 de NR.

Cette commission comprend des camarades travaillant dans le bâtiment, dans l'imprimerie, dans les Postes, dans l'enseignement, dans la métallurgie.

Plusieurs propositions ont été faites dans la manière d'aborder les problèmes de l'activité syndicale.

1. Il a tout d'abord semblé nécessaire de partir de la situation personnelle de chacun dans son entreprise, dans sa corporation puis d'énoncer l'attitude militante de chacun du point de vue syndical.
2. Une préférence était toutefois marquée pour l'étude de ces sujets précis et pour tenter d'y apporter des solutions.
3. D'une autre manière l'étude de ces sujets devrait nous permettre de mieux faire nos choix dans l'action militante, d'affermir notre position par rapport aux syndicats, de définir une action culturelle, et de prendre conscience des dangers du rôle de leader ».

La question que l'on peut se poser après plusieurs réunions concerne l'intérêt manifesté par chacun pour et dans ces discussions alors qu'il n'y a pas très longtemps encore, ces mêmes copains ou certains d'entre eux ne trouvaient plus rien à se dire dans des discussions d'ordre général, globalisantes.

Le choix du sujet fournit bien sûr un élément de réponse, il concerne chacun directement dans sa vie quotidienne et on peut espérer que du travail collectif surgiront des réponses ou des éléments de réponse à ce problème de tous les jours : l'attitude du militant révolutionnaire sur son lieu de travail.

Un autre élément de réponse réside peut-être dans le choix de la méthode de travail : réunions espacées au début. Discussions non orientées dès le départ dans un but précis, mais plutôt sauvages. Comptes rendus pris par un copain dans chaque réunion et diffusés aux autres avant la suivante.

Quel sera l'aboutissement de ce travail ? Un texte collectif sur le sujet ? Peut-être... Une meilleure compréhension du fait syndical, probablement.



NOTE SUR LES DESSINS

Un camarade, qui était instituteur à Toulouse, s'est livré avec ses élèves (de 6 à 9 ans) à une expérience de pédagogie non répressive : il les a laissés discuter et dessiner en classe en toute liberté. Il s'explique, dans un texte paru dans « La Mèche » (n° 2), sur cette expérience et les raisons **politiques** qui ont motivé son renvoi définitif de l'Education Nationale. Nous avons voulu reproduire quelques-uns de ces dessins dont le caractère de liberté sexuelle tranche nettement sur les dessins d'enfants dits « normaux ».

IMPRESSIONS FINALES

Mon opinion n'engage que moi-même : dans la mesure où depuis plusieurs années j'étais profondément dans N. et R., je me permets d'exposer très brièvement des conclusions, qui prétendent être exactes et valables pour d'autres camarades, afin d'éviter des erreurs dans l'avenir, ou du moins avertir...

Jusqu'à fin 1967, N. et R. a vécu sur un groupe affinitaire, ce qui impliquait des rapports intimes et un travail collectif de chacun, honnêtement et véritablement. Ensuite, nous nous sommes groupés avec des camarades d'autres horizons. Les journées de mai-juin 1968 sont venues et sont parties ; N. et R. a commencé à étouffer et maintenant, il est mort. Pourquoi ? alors que tant de camarades se révélaient dans cette période, alors que tant de camarades militaient avec une sûreté et une confiance qu'ils ont toujours ?

Une partie de nous avaient été trop engagés : bêtement ou, plus seulement humainement, ils vivent dans la hantise du retour du passé et se refusent à revenir au militantisme besogneux, modeste, quotidien. Il leur faut de grandes et belles choses : N. et R. n'est qu'une revue, un groupe d'étude. Inconsciemment, irresponsablement, ils méprisent la réflexion, ils refusent la rotation des tâches dans le groupe, laissant s'instaurer une spécialisation, tout en reprochant cette spécialisation.

Comme les maoïstes, les gesmaristes, l'activisme, le spontanéisme devient la panacée. Après avoir essayé de mener la théorie et la pratique, le groupe N. et R. meurt de ce conflit. Avec notre échec, c'est l'incapacité collective d'une partie des militants de mai 1968 de penser ensemble. Ni la nécessité de s'unir face à la répression, ni le besoin de chercher une nouvelle analyse de la situation n'ont pu réunir le groupe. Fin 1968, toute l'année 1969 — ou presque, car pendant les vacances, les contacts sont rares — jusqu'à présent : le groupe a constaté son impossibilité à travailler collectivement. Plusieurs tentatives de dépassement ont été faites : un bulletin ouvert à la province, l'étranger inclus, aux camarades proches ou lointains (mars 1969) ; un cri au secours (publié dans ICO n° 84, août 1969, p. 16-19). Inutilement.

N. et R. reflète l'incapacité d'un groupe de retrouver son assise dans la pratique et la théorie, après l'« éblouissement » de Mai.

Personnellement, je considère cet échec stupide et profond. Le militantisme c'est s'adapter à une situation, la nostalgie c'est de la littérature. Notre erreur a consisté à ne pas dissoudre le groupe plus tôt : actuellement une certaine somme d'incompréhension accumulée fait qu'il n'est pas certain que les contacts continueront entre les tendances issues de N. et R. Une autre erreur, antérieure à Mai celle-là, est d'avoir intégré de nouveaux camarades à une structure de travail collectif affinitaire. Il aurait fallu adapter la forme de travail aux préoccupations de chacun et trouver un sujet commun, plus matérialiste et conforme aux nécessités politiques de 1967 (Le Viet-nam, les minorités révolutionnaires). Nous ne l'avons fait que superficiellement, en grande partie parce que nous étions victimes — comme les lecteurs — du mythe de N. et R. : la revue théorique, avec ses habitudes.

Actuellement, avec des camarades, nous allons, avec la Commission ouvrière, nous limiter à un thème que nous ressentons et qui est essentiel : le syndicalisme (au sens large, en englobant le travail, les classes, etc.). Nous avons déjà commencé, nous espérons continuer modestement, en espérant être plus systématiques, et personnellement, plus anarchistes dans l'avenir.

I. R.

AUTOPSIE POUR UNE RENAISSANCE

Une certaine expérience militante s'est déroulée depuis une dizaine d'années. Elle concerne un objet et un moyen qui sont les cahiers d'études anarchistes, un ensemble de militants anarchistes qui formaient le groupe NR, un autre ensemble de militants anarchistes ici et là, en France ou ailleurs, qui en ont tiré des conclusions personnelles. Elle concerne aussi par voie de conséquences l'ensemble des militants anarchistes et les lecteurs de la revue.

Pour le moment, si l'on veut que cette action passée ne soit pas considérée uniquement d'un point de vue négatif, il nous semble important de faire un bilan de cette expérience, d'en ouvrir le débat et d'en tirer des conclusions et si possible le maximum d'enseignement.

C'est la condition nécessaire pour continuer notre travail de militant anarchiste.

CRITIQUE DE L'INTERIEUR :

LA REVUE :

D'un point de vue technique, je constate :

- un manque de rotation dans les tâches : boîte postale, fichier, expédition,
- une progression trop rapide du tirage compte tenu de l'équipe permanente : on est passé de 1 000 exemplaires, puis à 2 000, 3 000, enfin 3 500 alors que le nombre des camarades assurant le travail pratique a eu tendance à diminuer,
- une augmentation constante du courrier, du fichier, des envois ; ceci n'est bien sûr qu'une conséquence aggravante de ce qui précède,
- un défaut de moyens techniques appropriés à la dimension qu'avait pris NR, dimensions incompatibles sans doute avec l'allure que l'on s'imposait : local, duplicateur, machine à adresser, casier de tri, etc...
- absence de compte rendu d'activité entre les différents groupes de camarades et entre les individus.

D'un point de vue politique, je constate :

- une analyse de faits, mais sans dépassement théorique,
- une compilation, mais pas de perspectives, peu de projections vers le futur,
- ceci a pour conséquences, une absence d'hypothèses de travail, de projet d'action à long terme.
- ceci n'apporte évidemment pas d'enrichissement idéologique malgré un accroissement des charges, mais (ceci explique cela) une baisse du travail collectif. Je remarque pourtant une augmentation des connaissances historiques sur le mouvement social et, peut-être une amélioration dans l'expression orale ou écrite,
- l'absence de circulation des textes peut entraîner, à la longue, une bureaucratisation par l'indifférence naissante de ceux que l'on ne consulte plus, la censure de fait d'une élite de militants spécialistes des réunions, donc l'isolement de cette même élite et sa sensation de tourner en rond ou de ne pas aboutir ou de trouver des formes plus intéressantes de travail,
- une trop grande dispersion des camarades, trop de tâches ici et là, donc une difficulté à réaliser les engagements, à effectuer des tâches concrètes pendant un temps relativement long,
- pas de division dans le travail, ce qui favorise le travail individuel,
- ceci a pour résultats qu'il n'y a pas d'études à long terme, donc pas de perspectives et impression de ne pas aboutir et finalement une grande confusion — faute d'idées claires sur des points précis — confusion que l'on peut masquer par la volonté d'analyses globales. Autrement dit, nous nous contentons de généralités en évitant la confrontation avec la pratique.

LE GROUPE :

Certaines critiques du groupe ont déjà été abordées dans le paragraphe précédent.

Dans l'ensemble, il m'apparaît que :

- le groupe est devenu trop mouvant depuis le groupe-non-groupe, ce qui est un obstacle au travail collectif à long terme.
- en effet, on ne se connaît pas suffisamment entre camarades, ce qui peut être un obstacle au travail collectif tout court. Tant pour ce qui est de la connaissance personnelle que de la connaissance des activités que l'on peut avoir par ailleurs, une connaissance plus profonde, sans forcément être intime, permet de mieux se comprendre et de sauter les barrières dues aux vocabulaires et aux différences de formation, de milieu. Une connaissance des différentes activités politiques permet de mieux saisir l'idéologie personnelle de chacun et doit faciliter la discussion et le travail collectif. Il est sûrement nécessaire d'essayer de dépasser ce stade dans la constitution d'un groupe de travail car c'est lui donner une allure trop fermée. Mais comment escamoter ceci si on n'a pas mis à la place un projet politique, des hypothèses idéologiques ou bien des bases communes sous n'importe quelles formes que ce soit ?
- la dispersion ou le manque de disponibilité de certains camarades a empêché la rotation des tâches, entraîné un surcroît de travail pour certains, une prise de distance pour d'autres, d'où à la fois la lassitude et l'ennui. La difficulté paraît difficile à vaincre ; il y a ceux qui pensent et écrivent, il y a ceux qui discutent jusqu'à minuit, ceux qui discutent jusqu'à onze heures parce qu'ils travaillent le lendemain, il y a ceux qui écoutent, ceux qui aident matériellement, etc...
- les différences de vocabulaire révèlent les différences de milieu, de formation, de culture ; elles révèlent aussi les difficultés d'adaptation des « manuels » aux « intellectuels » même si ces manuels sont déjà fortement intellectualisés. Il peut paraître excessif de demander à certains camarades d'expurger leur vocabulaire, d'éviter le jargon étudiant d'origine sociologique ou psychologique. Ils peuvent en effet considérer que c'est là une exigence qui les restreint dans leur liberté d'expression.

Mais à quoi bon s'exprimer si l'on n'est pas compris. Même un anarchiste individualiste y accorde une certaine importance. Cet obstacle premier ne pourra être franchi que par l'adoption d'un langage commun, mais à moins de souhaiter vivre dans un clan, on ne peut envisager qu'une simplification du langage, seule possibilité d'être compris de tous et de demeurer des propagandistes.

Nos difficultés, tant pour ce qui est de la revue que pour ce qui est du groupe revèlent au fond des défaillances :

- dans les méthodes de travail,
- dans les capacités ou le niveau intellectuel,
- dans l'idéologie.
- dans les méthodes, c'est sûr puisque nous ne sommes pas arrivés à systématiser notre travail : habitude de prendre des notes (c'est toujours les mêmes), habitude de faire des comptes rendus (les mises au courant se font généralement par lettres amicales bien sympathiques mais insuffisantes pour un travail plus efficace), habitude de diffuser les informations et papiers divers (arrêt du compte rendu de presse), incapacité à mettre en œuvre des petits groupes de travail basés soit sur l'affinité, le centre d'intérêt ou le lieu de résidence ou de travail. Cette forme de travail aurait dû apparaître naturellement car cela correspondait à des besoins, des objectifs et des tâches précises. Sommes-nous incapables de faire surgir en nous des conseils ouvriers ou d'autres comités de base ? Sommes-nous volontaristes, spontanéistes ou quoi ?
- dans les capacités ou le niveau : il y a un mythe NR, c'est notre réputation gonflée par nos lecteurs et camarades. La réalité, c'est notre faiblesse.

Le mythe NR construit le néant du mouvement anarchiste.

Il faut rappeler ici notre incapacité à dépasser l'analyse des faits, à formuler des hypothèses idéologiques et à nous décentraliser.

Le souci extrême de la perfection, dans la forme et dans le contenu empêchent certains de nos camarades d'écrire en vue d'être imprimés. Est-ce là une volonté de recherche puriste d'une vérité absolue et définitive ? Un article trop achevé forme un

tout qui l'isole du reste et peut freiner la critique éventuelle. La recherche d'une forme polie, ciselée, achevée nous empêche de terminer même provisoirement une étude et de tirer des conclusions provisoires également.

Les constantes références à des optiques psychologiques particularisent trop le débat et par des clichés pour initiés arrêtent la discussion. Sans explication claire, cela ne peut qu'affaiblir l'analyse collective. Sans analyse provenant d'optiques complémentaires (économiques, politiques, sociologiques, pédagogiques, historiques), cela ne devient qu'une tentative d'unification dogmatique.

— dans l'idéologie : difficulté de répondre car on n'a pu qu'en examiner quelques bribes et de façons superficielles ou bien alors le morceau tout entier (exemple : aliénation de l'anarchie) (!!).

Pourtant nous avons pu tenir pendant 10 ans ! Comment ce miracle anarchiste fut-il possible ? C'est que, nous avons pu surmonter nos difficultés grâce au courage, à la persévérance et surtout à la confiance et à l'amitié. C'est que les structures quasi familiales qui avaient prévalu parmi nous pendant les deux tiers de ce temps n'ont pas été remplacées par autre chose. Nous avons bien eu la volonté d'élargir notre cercle. Nous avons bien souvent tenté de nous définir. Nous avons plusieurs fois essayé d'aborder au fond des problèmes théoriques. Mais les impératifs de l'action quotidienne militante, les nécessités matérielles ne nous en ont pas laissé le temps. Il nous a manqué un fondement politique commun et précis, que ce soit une plate-forme, ou bien un plan de travail à long terme.

CRITIQUE DE L'EXTERIEUR :

- peu de critique des lecteurs.
- mais il y a participation de ces lecteurs puisqu'il y a une augmentation de la vente, donc de la diffusion, donc de la lecture de la revue, donc de l'intérêt pour cette revue, du moins en ce qui concerne la quantité.
- des articles provenant de l'extérieur ont quelquefois été rejetés trop vite sans penser qu'un article a plusieurs buts : informer, démontrer, susciter des questions, des réponses, provoquer... De plus, le mythe qui nous entourait pouvait faire hésiter des camarades à écrire des articles et à nous critiquer. Allions-nous devenir une institution respectable ?
- il n'y a pas eu de tentatives systématiques de relations — donc elles n'étaient peut-être pas réellement désirées — avec les autres groupes de province (exemple « Recherches Libertaires », une seule tentative). Mais d'un autre côté, nous n'avons pas reçu de propositions concrètes non plus. De plus étions-nous prêts à cette mutation ?
- des groupes de province ont préféré faire une revue à eux plutôt que de nous aider ? Sont-ils eux aussi repliés sur eux-mêmes ?

CONCLUSIONS :

Nous mourons de n'avoir pas su définir ce que nous voulions et de n'avoir pas pu choisir entre une revue, d'études, de discussions ou de propagande, tournée vers l'extérieur ou l'intérieur du mouvement anarchiste, consacrée à l'histoire ou à l'actualité sociale, conçue bulletin de liaisons entre les groupes ou comme bulletin intérieur à NR.

Nous mourons de n'avoir pas su nous transformer en conseils de militants (comités de base !) créés pour effectuer un travail précis, dans un temps défini, pour une action déterminée.

Nous mourons parce que nous sommes anarchistes et que comme tels nous avons refusé ce qui nous apparaît comme contraignant : cela va de la forme d'une revue imprimée et coûtant tant de milliers de francs, à l'organisation technique des groupes et de leur travail et jusqu'à des hypothèses de travail considérées comme sens à notre action.

Nous mourons ! Le mythe est mort ! Pas de statue !

MARTIN

IDÉES COMME ÇA

Il y a ceux qui militent par vocation, ceux qui militent par conviction, ceux qui militent par altruisme ou par égoïsme, ceux qui militent par profession.

Il y a ceux qui ne militent pas du tout.

Est-il contre-révolutionnaire de se demander un jour pourquoi on milite ? Est-il révolutionnaire de se demander un soir si on n'a rien de mieux à faire ?

Parce qu'il y a eu Mai et qu'on ne peut pas l'oublier, sauf à jouer les détachés. Si on pouvait recommencer, ou alors se faire ça pour nous tous seuls, entre copains.

On cherche, on continue, comme avant, où on s'en va. Si on pouvait recommencer, comment ?

Parfois, il y a l'anarchie, parfois même dix ans d'anarchie derrière soi, parfois une jeunesse ou presque une vie. On continue ? On pourrait peut-être recommencer. Ou s'arrêter pour recommencer.

En ce moment il y a le mouvement gauchiste plein de têtes qui cogitent. Dedans il y a le mouvement anarchiste avec tous les autres et contre aussi. Mais nous sommes tous aliénés, alors le mouvement aussi est aliéné et en plus nous subissons l'aliénation du mouvement, non seulement du mouvement mais de l'Idée aussi ; il faudrait la mettre entre parenthèses pour pouvoir penser un peu. Ce serait réconfortant de voir un « mao » balancer le petit livre rouge, s'asseoir et penser, un trotskyste balancer la « révolution permanente », s'asseoir et penser. On peut peut-être balancer Bakounine, s'asseoir et penser. Parce qu'au bout d'un moment, c'est comme la publicité, obsédant. Mais pour cela, il ne faut surtout pas prendre « Le Capital » de l'autre main, sinon c'est foutu.

Surtout ne pas faire tuer mère Anarchie par père Marx. Parce qu'il ne s'agit pas de tuer quoi que ce soit, juste mettre un peu en sommeil, pour s'isoler. Mais on y revient, parce que s'isoler, c'est sur l'instant se libérer, fuir ou combattre une autorité. Cela implique les moyens, ils ne peuvent être justifiés par la fin parce que la fin, qu'est-ce que c'est ? L'anarchie se réveille, la méthode est peu scientifique, mais en dehors des moyens, qu'est-ce qu'il reste, les moyens c'est nous, la fin c'est nous ou alors c'est l'inconnu, l'espoir, la foi, la science, l'autorité.

Mais l'anarchie, comme le gauchisme, ce n'est pas seulement ça, c'est aussi un certain confort ou un passe-temps. Si on pouvait savoir, ce serait mieux. La crise fatale, c'est quand ? Si seulement on pouvait être sûr que le capitalisme, l'autorité, la hiérarchie, ne sont pas éternels, ce serait mieux. On pourrait prendre ses dispositions. Certains essayent de savoir en lisant dans le marc de café. Parce que si on savait, on pourrait s'organiser, ou attendre, ou faire autre chose, des phalanstères pour tenir jusque là. On pourrait se faire une petite vie à nous, en marge.

Quand on ne sait pas, c'est peut-être important aussi de se faire une petite vie, ne serait-ce que pour avoir un peu moins envie de vomir tous les jours au boulot, dans le métro ou chez l'épicier.

On peut se faire une petite vie aussi dans le militantisme. On fait une revue par exemple, naïvement au début parce qu'on pense que c'est utile pour la Révolution. Si on a les moyens, on fait un vrai canard et puis on l'envoie, régulièrement, aux connaissances. Et c'est utile, c'est vrai, c'est souvent utile. Ça sert à faire circuler des idées, à réveiller, à chercher aussi. C'est un véhicule, une charrette. Ce qui est difficile après, c'est de continuer à avancer. C'est bien connu, le moyen devient le but. La charrette devient caravane... en stationnement. Pour ceux qui ont les moyens, une belle baraque, bien confortable, objet de toutes les préoccupations. Après avec un bel objet comme ça entre les mains, on fonde un club. L'emblème, c'est le canard, l'objet périodiquement célébré.

Autour, il y a les membres actifs très peu nombreux, qui s'emploient à faire re-luire l'objet, et puis les adhérents et les membres bienfaiteurs qui reçoivent l'objet, le collectionnent. Des fois même des membres d'honneur desquels on sollicite des avis.

Politiquement, ça s'appelle bureaucratie : des militants actifs dont la vie se confond avec le canard à sortir coûte que coûte, avec l'organisation à faire vivre à n'importe quel prix et dont les mobiles confus confinent à l'autosatisfaction béate et bloquent toute recherche révolutionnaire. Ce sont les bureaucrates de l'anarchisme, du gauchisme, etc... Ils fourguent régulièrement leurs créations, leur objet, à d'autres micro-bureaucrates à titre d'échange et à quelques abonnés qui, dans leur province, reçoivent ça comme un rappel à l'ordre : c'est vrai, je suis anar ! Ça fait un peu froid dans le dos, c'est presque voluptueux, le péché caché, subversif. On y jette un regard, toujours les mêmes trucs, alors, dans le tiroir avec la collection.

Mais pas de généralisation hâtive, certains lisent tout de bout en bout, font des critiques, écrivent même aux auteurs (des bureaucrates). Les jeunes militants y apprennent même certaines choses. Ça donne bonne conscience aux confectionneurs, un sentiment d'utilité qui met le baume au cœur. Ça aide.

Ça reconforte même parce que ça évite de trop penser à la réalité, le vide derrière la belle façade. Sinon, le vide, les lacunes, l'incohérence, l'incertitude, parfois le désarroi aussi. Tout cela peu à peu s'institutionnalise, se calfeutre. Les uns, au centre, fabriquent l'objet devenu l'activité de toute leur vie, leur chose, celle dont ils sont fiers. Les autres à la périphérie, consomment l'objet en digérant plus ou moins quand il y a matière.

C'est ainsi que des dizaines de feuilles, pour ne parler que du mouvement anar, paraissent de temps en temps et occupent chacune quelques militants aliénés par leur objet. Il en est de cossues, d'autres squelettiques, d'autres bien réputées, comme NR, sérieuses, intéressantes, qui occupent une place à part dit-on. Quand elles ne sont pas purement et simplement une marchandise c'est-à-dire reçues comme telle par des abonnés ne participant absolument pas, souvent même pas par une lecture attentive, elles jouent le rôle de porteuses de messages, de bonne parole. Il suffit d'avoir lu quelques lettres de lecteurs pour s'en convaincre. Et le respect de la chose imprimée en plus... Au fil des années, doucement chaque partie de l'institution fondée autour de l'objet se fige dans une attitude façonnée par l'objet et tacitement reconnue de chacun : ceux qui savent, qui font, qui disent, ceux qui reçoivent. Encore une fois, pas de généralisation, mais les cas particuliers ne changent rien au fait institutionnalisé, ils le confirment. Quand un élément extérieur surgit contre toute attente et vient troubler la torpeur institutionnelle, deux attitudes sont possibles. Ne pas en tenir compte et chercher à maintenir, à protéger la construction à tout prix, ou affronter l'événement, s'y inclure, en analyser les conséquences pour essayer de dégager des positions correspondant à la nouvelle réalité.

Bien qu'il soit un peu à la mode, aujourd'hui, d'éviter de parler de Mai 1968 pour ne pas faire ancien combattant, on ne peut quand même pas lui nier, à Mai, le caractère « d'élément extérieur surgi contre toute attente ». Et ça a jeté quand même un certain trouble dans les esprits, sauf bien sûr dans certains...

Dans les groupes, des malaises sont apparus. La situation, acceptée ou tolérée, faute de mieux, pendant des années est devenue insupportable. Alors des questions se sont posées : une revue comme ça, ça rime à quoi ?

D'une part c'est toujours les mêmes qui font le boulot pratique, c'est pas normal.

D'autre part, pourquoi faut-il la sortir à tout prix, même quand on n'a rien à dire ? Pour les lecteurs ?

Voilà, on se sent redevable au lecteur, engagé vis-à-vis de lui. On imagine déjà les lettres consternées si on décide de se saborder : une revue comme ça, c'est pas possible, ça va faire un trou, etc...

Voilà, le canard est irremplaçable, l'eau va s'arrêter de couler sous les ponts. Et tous les théoriciens qui écrivaient dedans, qu'est-ce qu'ils vont faire. Tous ceux qui savent et qui nous expliquaient, les intellectuels quoi, ceux qui écrivent bien.

Car c'est le rôle de toute revue institutionnalisée que de théoriser, de fabriquer et de présenter la pâtée aux ventres creux des prolétaires. C'est le rôle du guide, du phare dans la nuit d'encre de la lutte des classes.

Seulement, il se trouve qu'une tourmente est passée et que les guides sont un peu perdus, un peu plus qu'avant et que de ce fait, ils ont pris une conscience plus nette du rôle qu'on leur faisait jouer et auquel ils avaient peut-être pris un certain goût, et que ce rôle, ils en ont marre aussi de le jouer.

Mais la suppression d'une activité représentant une forme de militantisme (fabrication d'une revue), l'auto-dissolution d'un groupe ne sauraient être un acte d'abandon que pour ceux-là qui persisteraient à confondre les moyens ou outils de la recherche et de l'activité révolutionnaire avec cette recherche elle-même. La rupture intervenant dans un moment où cet outil (la revue) et ces moyens (méthodes de travail du groupe) ont pris un caractère aliénant aigu ; elle doit féconder de nouveaux moyens mieux adaptés aux préoccupations actuelles. De cet acte brutal et désaliénant jaillira peut-être une meilleure compréhension du réel qui engendrera de nouvelles formes d'action. Quoi qu'il en soit, s'il faut trouver une justification à ce « sabordement », c'est en lui-même qu'il faut la chercher quelles qu'en soient les conséquences. En lui-même c'est-à-dire en tant que moment de convergence de diverses volontés de dépassement.

Alors on recommence ? Quoi ? Le militant révolutionnaire serait-il une espèce de Sysiphe ? Si on pouvait le savoir !

SCHMALTZ HERRING



REVUES ET PUBLICATIONS AMIES

- « **RECHERCHES LIBERTAIRES** » : Annie Piron, 10, rue J.-Weydmann, 67 - Strasbourg-Meinau.
- « **LA MECHE** » : B. P. 3020. 31 - Toulouse. L'exemplaire : 1 F.
- « **ARCHINOIR** » : Jean Francoz, 29, rue des Champs-Élysées. 38 - Grenoble.
- « **INFORMATIONS CORRESPONDANCE OUVRIERES** » : Pierre Blachier, 13 bis, rue Labois-Rouillon, Paris (19°).
- Chez BÉLIBASTE : **L'AUTOGESTION DANS L'ESPAGNE REVOLUTIONNAIRE**. Souscription : 24 F Prix vente : 30 F. — Ecrire uniquement à Bélibaste, 25, rue des Boulangers, Paris (5°).

SUR LE NÉO-ANARCHISME

ESSAI DE BILAN

Le premier numéro de « Noir et Rouge » est sorti à 50 exemplaires ronéotés en mars 1956 ; nous terminons au N° 46 en juin 1970 à 3 000 exemplaires, 3 500 même au n° 45. Cela fait donc 14 années de parution. A l'origine cette revue était l'expression d'une organisation : les GAAR (Groupes anarchistes d'action révolutionnaire), lesquels ont scissionné en 1961, des camarades partant à la FA pour créer l'UGAC (Union des groupes anarchistes - communistes), les autres formant le **groupe** « Noir et Rouge » puisque les GAAR avaient cessé, par le fait, d'exister. Ce groupe et la revue du même nom — qui avait donc continué de paraître, éditée par le seule groupe NR — disparaissent à leur tour aujourd'hui, après des transformations, des expériences, comme la constitution de ce « groupe-non-groupe » (cf. édito NR N° 39-40) formé par l'arrivée de militants soit FA après la scission du Congrès de Bordeaux 1957 soit organisés en d'autres groupes non FA, puis la retransformation finale du **GNG** en groupe NR.

Cette croissance de notre revue d'une part, ces avatars organisationnels de l'autre (que nous n'avons d'ailleurs pas publiquement expliqués : pourquoi le **GNG** s'est-il révélé inviable ? encore une de nos faiblesses...) forment qu'on le veuille ou non un tout et une trajectoire politique. Etant un des rares créateurs de la revue à avoir participé à l'expérience de bout en bout — ce qui n'est pas forcément positif mais détermine à assumer ses responsabilités — j'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant pour les camarades qui nous lisent (plus spécialement pour ceux qui nous connaissent depuis moins longtemps), de tenter un dernier « point » sur ce que fut, précisément, notre trajectoire politique, ce que d'aucuns ont appelé (surtout depuis mai 1968), notre « néo-anarchisme », voire notre « cohnabendisme » (cf. édito NR 42-43) après avoir été traités de « fontenistes » ou « anarcho-marxistes » dans les débuts de NR et des GAAR. Quand je dis d'aucuns, je pense certes à tous les conformistes du mouvement anarchiste dit officiel mais également aux journaux et revues bourgeois qui crurent se mettre à la mode après Mai — le drapeau noir se vendait bien — sans trop savoir de quoi ils parlaient.

Comprenons-nous bien : il ne s'agit pas ici de revendiquer la paternité ou l'exclusivité d'un courant mais plutôt de bien situer notre place dans celui-ci et dans le temps, puis, après une certaine époque, de faire le bilan de notre travail sur les plans positif et bien sûr négatif. Suivant la formule consacrée, ce bilan ne sera pas exhaustif ni peut-être juste, il sera de plus exprimé à titre strictement personnel, le lecteur devra donc tenir compte de ces données dans ses appréciations. Cela dit, il n'en reste pas moins que certaines lignes de force se sont dégagées, au cours de toutes ces années et sont parfois étrangement « interprétées » volontairement ou non. De ces lignes de force, de ce travail et de nos carences, qu'en est-il exactement à ce jour ?

POURQUOI LES G. A. A. R. ?

En 1955, divers groupes et camarades, la plupart après une décevante expérience et leur départ d'une Fédération anarchiste transformée en décembre 1953 en Fédération communiste libertaire (FCL) aboutissant à une sorte de parti plus trotskyste que libertaire qui devait se suicider politiquement après le summum de la participation aux élections législatives de 1956 (cf. NR N° 9 « La FCL et les élections du 2 janvier 1956 »), décidaient de se regrouper et créaient les GAAR en novembre 1955.

Pourquoi nous étions-nous retrouvés, pourquoi décidions-nous de reprendre la bagarre ? Il s'agissait d'abord pour nous de « revaloriser » le communisme libertaire en France, de repartir sur des bases anarchistes-communistes, qui nous paraissaient toujours justes malgré les erreurs de la FCL. Nous ne remettons pas en cause l'absence de l'anarchisme mais plutôt certaines méthodes devenues autoritaires et aussi nos insuffisances de jeunes militants : en un mot, ce n'était pas parce que la FCL avait foiré dans sa tentative originelle, quand elle s'appelait encore FA, de créer un anarchisme moderne, plus inséré dans son temps (en 1950) que cette insertion cessait d'être valable. D'autant plus qu'une nouvelle (sic) FA s'était reconstituée de son côté fin 1953, où les éternels « théoriciens », pontes du mouvement anar officiel, tiraient argument de l'écroulement de la FCL pour justifier leur conformisme (« on est toujours là, nous ! » disaient ces bons apôtres ; forcément, quand on bouge pas...) à base de poussière et de tabous, qui nous avaient déjà révoltés quand nous étions à la FA n° 1.

Aussi, notre redépart avec les GAAR avait-il également pour objectif de nous attaquer, cette fois sans « aînés » veillant sur nous, à tous les **tabous** dont nous estimions que souffrait l'anarchisme. Parmi ceux-ci rappelons entre autres le **manque d'ouverture**, par un respect quasi religieux de la doctrine (par ex. : n'étudions pas, ne discutons pas le marxisme, on risquerait d'être pollués) aboutissant à un sectarisme qui nous paraissait assez peu anar, l'omnipotence des leaders et leur paternalisme vis-à-vis du jeune militant (« vois mes années d'anarchisme en brochette, mon petit, écoute mon expérience »), le problème franc-maçon (remarque qu'on avait lâché des francs-macs à la FA N° 1 pour tomber dans un bureau politique secret, l'OPB, qui devait donner sa ligne léniniste à la FCL ; on n'était sans doute pas assez au courant de certaines habitudes conspiratrices héritées du passé, voir l'Alliance de Bakounine...), l'absence ou la facilité dans le jugement politique (ex. : la guerre d'Algérie ; c'étaient deux nationalismes, donc pour un pur anar il n'y avait qu'à renvoyer dos à dos les deux adversaires, en escamotant du coup le problème colonialiste...), etc.

N'allongeons pas plus la liste, elle montre simplement que nous étions... exigeants — l'exigence de la jeunesse — et que nous ne doutions évidemment de rien !

DES G. A. A. R. A « NOIR ET ROUGE »

A la vérité, disons même que nous voyions un peu grand dans l'enthousiasme de ce nouveau départ. Car il ne suffisait pas de se retrouver un certain nombre de camarades, pensant être cette fois dans la juste voie, un peu ironiques envers le mouvement anarchiste officiel où nous jouions les trouble-fête : cette FA n° 2 et son conglomerat de tendances face auquel nous proclamions la nécessité de « l'unité idéologique et tactique » ce qui est facile à dire mais aurait dû nous rappeler quelques souvenirs récents, sans pour autant tomber dans la « grande famille » justement dénoncée par nous. Nous avions des groupes, un organe théorique, des congrès annuels, que fallait-il de plus pour, au bout de quelque temps et aussi devant un certain succès de notre audience par la revue, avoir la tentation de jouer à l'« organisation révolutionnaire » en nous contentant parfois plus d'affirmations que d'études ou de confrontations approfondies ?

En un mot, notre période « GAAR » aura peut-être montré que nous n'étions pas encore tout à fait guéris de certaines habitudes de la FCL, la bonne conscience ne tenant pas obligatoirement lieu de boussole politique, même si nous nous étions donné (NR N° 6) une « déclaration de principes » pas plus mauvaise qu'une autre certes, mais où, comme toutes les autres organisations révolutionnaires, précisément et qui s'en contentent, nous alignions quelques **généralités** : sur les deux blocs, le fédéralisme libertaire, la Révolution et l'Etat, l'indépendance nationale des territoires coloniaux, enfin les principes organisationnels et leur fameuse unité idéologico-tactique. Nous avions un peu oublié que les problèmes organisationnels ne peuvent se contenter de généralités...

Pourtant certains camarades (par ex. : Théo, dans le NR n° 4 « Entre nous ») posaient déjà ces questions reliant organisation et réflexion politique, y revenant dans la revue et aussi dans le bulletin intérieur (« Liaison ») des GAAR. Mais, au fait, où en étaient ces GAAR après quelques années déjà d'existence ? Les quelques groupes que nous étions au début s'étaient progressivement réduits à deux secteurs géographiques

— ça simplifiait les congrès nationaux ! — alors que nous pensions au contraire nous élargir par la création de nouveaux groupes, de nouvelles régions, et cela assez rapidement. Pourquoi ce rétrécissement ? Probablement que nous ne nous étions pas assez engagés (qui dit « groupes d'action »...) encore que certains d'entre nous aient pris plus de responsabilités pendant la période « algérienne », mais que paradoxalement nous nous sécurisions — comme on dit aujourd'hui — à l'abri d'un sigle, d'une étiquette GAAR dont nous signions, à l'instar d'une quelconque FA, affichettes et tracts. Cela valait-il encore le coup de s'appeler « GAAR » quand il n'y avait presque plus de groupes, quand la majorité des lecteurs ou des militants anarchistes parlant de nous disaient « groupe Noir et Rouge » et jamais « GAAR » ? La scission de 1961, consacrant la rupture de notre unité tactique par le départ de camarades à la FA où ils devaient, avec le camarade Zorkine, créer l'UGAC, rendait la situation nette de ce côté. A cette époque, notre tentative de constituer une organisation anarchiste-communiste spécifique avait échoué et nous l'expliquions dans « NR » n° 19 (« cf. Faire le point »).

Faire le point ? Quels que soient nos défauts ou nos manques en cette période, nous le faisons publiquement de temps à autre, pour éviter les ragots, fausses interprétations et aussi par souci de clarté politique. Sans vouloir anticiper sur la suite de l'article, on peut constater qu'au cours de ces dernières années notre groupe a perdu cette bonne habitude, nous contentant d'appuyer sur tel ou tel point mais négligeant une analyse générale, une explication plus globale dont nous payons peut-être l'absence à ce jour. Mais revenons à 1961. Après 5 années d'existence, les GAAR ont donc vécu : restent la revue et le groupe NR cependant que les camarades partis à la FA travaillent à la constitution d'un regroupement, l'UGAC, axé sur une tendance anarchiste-communiste au sein de celle-ci. Aurions-nous dû suivre ces camarades, en cessant la parution de NR comme ils le demandaient ? Personnellement, je pense que nous devions continuer ce travail et que nous avons eu raison de le faire. On peut aussi penser que nos cinq années de combat commun avaient en partie permis cette « revalorisation » de l'anarchisme-communisme en France, fixée comme un de nos premiers objectifs. Nos routes se séparaient et c'était peut-être mieux ainsi car on le verra par la suite, notre groupe et la revue allaient se trouver, dialectiquement, amenés à dépasser notre objectif de base et à remettre en cause la notion d'anarchisme-communisme, voire la notion d'anarchisme elle-même en tant qu'idéologie « sacrée », en tant que dogme...

JUSQU'A MAI....

Après avoir signalé nos faiblesses et puisqu'il s'agit aussi d'un bilan, il est bon de rappeler ce que nous estimons également positif au cours de ces cinq années, sur le plan de la revue elle-même. Les tabous dont nous parlions avaient été attaqués, le leaderisme pris à partie dans maints numéros, la Franc-Maçonnerie également (le N° 5 spécialement consacré à ce sujet), cependant qu'un autre n° spécial (7-8) traitait du nationalisme, immédiatement suivi d'un n° spécial sur « Parlement et élections » où nous traitions entre autres — sujet brûlant — de la participation électorale de la CNT d'Espagne et de la bouffonnerie FCL, déjà citée. Les problèmes du nationalisme allaient bien sûr nous amener à parler de la question coloniale : nous prenions publiquement position sur la révolution algérienne dans le NR N° 10, refusant l'attitude « puriste » des anarchistes classiques et nous faisant, bien sûr, traiter par la suite de « nationalistes algériens » par ceux-ci. La même réaction — c'est le mot ! — se produira quand nous aurons plus tard l'audace d'essayer de parler du problème cubain en évitant les schématisations confortables, nous y reviendrons...

D'autres thèmes peu étudiés dans nos milieux comme « Gauche et Révolution » par exemple, étaient traités dans un n° spécial (n° 11) de N.R. Celui-ci devait d'ailleurs soulever, à juste titre selon moi, des contestations au sein même des GAAR. Il faut dire que ce numéro spécial avait été rédigé non collectivement et que ceci avait été une de nos erreurs : vouloir « sortir » les cahiers régulièrement, quitte à confier leur rédaction à seulement un ou deux camarades (ceci surtout pour les n° spéciaux) sans vérification ou du moins accord ultérieur des autres militants, méthode fort contestable effectivement à tous points de vue, surtout pour des communistes libertaires...

Pour en terminer avec ce bref rappel de nos thèmes jusqu'à 1961, signalons un « dossier espagnol » ouvert dans notre n° 14... et prématurément clos dans notre n° 15-16, lequel terminait par ailleurs un long article sur « Violence - révolution - organisation » montrant par là que notre n° 44, plus récent, ne découvrirait pas un problème spécifiquement neuf (« Action violente, action minoritaire et action de masse ») mais qu'on doit toujours le réétudier sous un angle actuel. Ce double n° 15-16, décidément riche, nous voyait accueillir — ô sacrilège ! — un marxiste, Yvon Bourdet qui traitait en un long article du « parti révolutionnaire et la spontanéité des masses ou les contradictions de Trotsky dans « l'Histoire de la révolution russe ». On peut se trouver d'accord ou non avec ledit Bourdet et ceci est une autre histoire, il n'en reste pas moins vrai que le sujet était passionnant et qu'un solide article-réponse de notre part aurait pu être tenté, ce que nous négligeâmes à l'époque par manque de temps mais certainement aussi par recul devant la difficulté du sujet. Les n°s 17 et 18, eux, insistaient plus sur la guerre d'Algérie et un article important (« Refuser ») traitait de l'organisation « Jeune résistance » (organisation clandestine regroupant les insoumis et déserteurs de la guerre d'Algérie, luttant aussi contre elle) pendant que l'auteur du présent article tentait d'expliquer « la difficulté d'être anarchiste » — sur deux n°s, vu la difficulté, précisément ! — article sur lequel je reviendrai brièvement dans les conclusions.

Quoi qu'il en soit de nos insuffisances, on voit donc qu'en 1961 et après 20 numéros, nous avons néanmoins et déjà un certain acquis, une certaine vision, une certaine ligne (mot que je n'hésite pas à employer et maintenir, même contre certains camarades de l'ex-groupe NR...) le tout nous situant dans un courant bien particulier de l'anarchisme. Les années suivantes allaient accentuer ce « particularisme » et dégager de nouvelles lignes de force. C'est la réunion de celles-ci qui montrera ce que fut finalement notre « néo-anarchisme » et ce qu'il faut réellement entendre d'une appellation recouvrant en fait une nouvelle ambiguïté, facile à dissiper selon nous...

Après 1961 et la guerre d'Algérie se terminant, le groupe « seul » allait plus concentrer ses activités sur la revue, ceci pendant environ six années jusqu'à notre rencontre avec de nouveaux camarades et les successives périodes du « groupe-non-groupe », de mai 1968, du rétablissement (ou repli sur lui-même ?) du groupe NR jusqu'à la situation actuelle. Les débuts de 1962 allaient nous voir d'autant plus axer nos efforts sur la revue que le tirage de celle-ci commençait à nous poser des problèmes d'ordres divers, ne serait-ce que matériel, vu notre passage à plusieurs centaines d'exemplaires, atteignant le millier à partir du n° 27 et nous obligeant, littéralement, à l'impression dès le n° 28. Mais hormis ces éternelles questions « pratiques » (qui auront aussi leur part dans nos problèmes finaux), le **contenu** même des cahiers requérait également un nouvel effort, ne serait-ce que pour élargir le nombre de rédacteurs, membres du groupe ou non. Sur ce dernier point, disons que cet élargissement que nous appelions dans le n° 19 s'est relativement peu réalisé, à savoir faire une revue anarchiste qui ne soit pas seulement **l'organe d'un groupe** mais un moyen d'échange, de rédaction collective et par là-même de **combat** collectif. Bien sûr, on pourrait s'en sortir en disant que de ce côté nos lecteurs « ne nous ont pas aidés », se contentant pour l'écrasante majorité de recevoir la Bonne Parole venue de Paris mais, si cela a **aussi** existé, il est certain que nous-mêmes n'avons su nous élargir efficacement, solliciter un travail commun, avec d'autres revues amies également, et qu'après nous être pris au jeu de l'« organisation révolutionnaire » du temps des GAAR, nous nous sommes pris au jeu de la revue elle-même et de son audience grandissante : **pas plus qu'on ne se bat pour l'organisation-outil en soi, on ne doit se battre pour une revue en soi, leçon à méditer !**

Cette longue parenthèse refermée, voyons néanmoins nos « lignes de force » jusqu'au GNG puis Mai. Si nous avons assez peu remis en question l'anarchisme-communisme lui-même, nos travaux de groupe et « NR » allaient nous amener à approfondir la question nationale, déjà soulevée à propos de l'Algérie, avec l'affaire cubaine. Ainsi les n°s 20 et 21 allaient-ils voir une violente controverse entre Gaston Leval et nous sur cette question. Comme dit plus haut, nous avions seulement tenté d'examiner objectivement quoique d'un point de vue anarchiste — y avait-il contradiction ? — ce grave problème : pour avoir dégagé les côtés négatifs mais **aussi** positifs de la révolution cubaine, notre camarade Renof se voyait traité de « défenseur du totalitarisme castriste », pas moins ! Ce conflit illustrait, entre autres, la difficulté de parler de certains sujets dans ce qu'on appelle les milieux libertaires...

Fin 1962, nous saluons une dernière fois notre camarade Zorkine, non pour la pleurnichade « nécro » habituelle en pareille circonstance, mais pour rappeler son apport politique au combat libertaire (voir l'article de Théo, NR n° 22). Signalons entre autres travaux, son remarquable article « Réflexions sur la guerre de partisans comme forme de lutte révolutionnaire » paru dès notre deuxième numéro, au tirage malheureusement trop faible : une étude qui nécessitera certainement un retraitage quelque jour, soit dans le bulletin annoncé, soit en brochure. Et puisque nous parlons de brochure, rappelons que ces années nous virent également, en plus des cahiers, diffuser des brochures ronéotées consacrées à un problème particulier ; citons, entre autres : Espagne 1962, Anarchisme, Kropotkine fédéraliste, Espagne rouge et noire (brochure imprimée par l'UGAC, conférence faite par notre groupe au cours d'un cycle de causeries communes fin 1963, dont la brochure « L'Organisation » éditée par NR était une autre illustration), Collectivités anarchistes en Espagne révolutionnaire, la Plate-forme d'Archinov, etc. Sans oublier une brochure imprimée à fort tirage « L'Autogestion, l'état et la révolution » début d'une série tentée dans l'été 1968 avec ICO*. Je terminerai cette incidente sur les brochures en signalant, hormis l'« Autogestion » et « Archinov », notre arrêt de recherches théoriques sous cette forme depuis 1968, appauvrissement ou négligence symptomatique...

En 1964 nous tentions un **dialogue** avec les individualistes en présentant un n° spécial, collectif celui-là (N° 26 et suite n° 27) sur « Individualisme et communisme libertaire » non par « esprit de famille » mais pour bien illustrer notre préoccupation d'un anarchisme vivant, donc antidogmatique : au lieu des habituels sarcasmes entre les deux courants, pourquoi des « communistes libertaires » n'essaieraient-ils pas d'étudier **sérieusement** l'apport réel d'un Stirner, par exemple ? Disons d'ailleurs que cette tentative fut relativement peu couronnée de succès, bien qu'ayant fourni au groupe l'occasion de fructueuses recherches sur la question, ce qui était toujours ça !

Avec l'impression du n° 28 nous franchissions un nouveau pas et un « faire le point » en ce numéro expliquait notre conception de « l'idéologie » tout en rappelant que l'aspect théorique de notre travail n'excluait nullement notre engagement en fonction de l'actualité et du militantisme quotidien. Dans le même n° un article important, envoyé par un copain chilien : « Pour une systématisation de la pensée anarchiste », soulevait nos remarques, sans toutefois nier l'apport théorique d'une telle étude. Puis, à partir de fin 1964 et suite à un « plan de travail » (établis à intervalles réguliers, parfois adressés au lecteur, abandonnés en 1968...) le groupe allait centrer son intérêt sur un nouvel axe de travail : les problèmes de l'autogestion.

Le n° 30 préluait par un « Témoignage sur trois collectivités anarchistes en Espagne » terminé dans le n° 31, lequel traitait de l'« Autogestion contemporaine » et entamait « L'autogestion en Yougoslavie » continuée dans le n° 33. Nous attaquions ensuite « L'Autogestion en Algérie » dans les numéros 34, 36, 37 et 38, un essai de conclusion générale sur le problème étant présenté dans le n° 41. Nous n'avions certainement pas étudié la question assez à fond mais cette série d'articles montre également nos préoccupations à une époque où l'on parlait beaucoup moins de l'autogestion qu'aujourd'hui, quand ce n'est pas pour la « récupérer » ou l'adapter. Nous voulions également démontrer que les anarchistes ne se contentent pas toujours de plaquer leurs schémas sur les réalités économiques mais qu'ils peuvent **aussi** tenir compte des situations (Algérie, Yougoslavie) qui ne rentrent pas forcément dans leurs schémas...

L'énumération de ces différents axes d'études montre donc, malgré nos défauts de tous ordres signalés en cours d'article, l'élaboration d'une certaine « ligne » aux plans de la recherche et de l'interprétation des réalités contemporaines. Celle-ci serait incomplète si nous ne signalions maintenant, ceci sur un plan plus proprement « politique » la suite de nos éditoriaux qui, sous une apparence parfois ironique ou « générale », ont souvent plus exprimé nos préoccupations profondes donc nos positions, que certains longs articles. Le problème des éditos n'est d'ailleurs pas un problème facile : on se croit souvent obligé d'en pondre un presque par tradition et nous n'avons pas non plus échappé à ce travers. Il y eut toutefois plusieurs périodes que nous essaierons, en très gros, de déterminer. Ainsi on peut dire que les éditos des premières années, soit environ un tiers de la parution totale des cahiers, étaient

(*) Toutes ces brochures sont d'ailleurs épuisées, signalons-le, sauf l'« AUTOGESTION », dont il reste encore quelques exemplaires (2,50 F pièce).

plutôt axés sur un rappel politico-éthique des GAAR et de leur action. Le deuxième tiers vit par contre plus d'éditos du style traditionnel et « fourre-tout » signalés plus haut alors que le 3^e tiers allait nous ramener à des textes souvent plus courts mais aussi plus politiquement axés, plus incisifs dans la forme et dans le fond.

C'est surtout après les études sur l'autogestion que le groupe sera amené, du fait de nos discussions mais aussi de nos contacts extérieurs, à prendre position d'abord — nous y revenions — sur l'anarchisme dit traditionnel et ses variantes dogmatiques dont une conception de l'anarchisme-communisme se réduisant encore pour beaucoup dans la création d'une « organisation-outil » efficace transformée en finalité, puis par extension logique sur les organisations révolutionnaires en général et leurs pratiques-bidon. C'était ensuite Mai, ses révélations, ses conséquences...

Ainsi, si par exemple dans le n° 36 nous traitions de « l'attitude religieuse » en rappelant notre opposition à tout dogme, à toute sanctification de l'idéologie (les problèmes de l'idéologie étaient souvent débattus au groupe...) fût-elle anarchiste, le n° 37 voyait paraître un édito intitulé « Le bidon » qui, au-delà cette fois de notre propre secteur libertaire, attaquait la notion même de groupuscule «.. petites organisations de minorité agissante, s'occupant à aller prêcher la bonne parole aux travailleurs... » ces groupuscules se gonflant comme la grenouille de la fable. Bien entendu l'édito traitait de l'aspect « publicitaire » — y compris la provocation — du problème sous toutes ses formes. Ce genre d'éditorial, bref et de ton très détendu, me semble précisément être le prototype de ceux qui soulèvent et sans avoir l'air d'y toucher, de gros problèmes : on le vit bien à l'intérieur même du groupe, un camarade exprimant par exemple son désaccord avec ce qu'il considérait comme une attitude « négativiste » amenée à rejeter toute forme d'organisation. Comme on le voit et soit dit en passant à propos de ces discussions internes parfois passionnées (et c'est normal) nous sommes loin du bloc idéologique plein de sérénité dont trop de camarades, lecteurs ou non, semblaient se faire une — belle — image de notre groupe. « Noir et Rouge » a d'ailleurs certainement, par négligence, contribué à cette image en n'explicitant pas publiquement certains désaccords, au moyen d'éditos par exemple...

Puis c'était le fameux Congrès FA de Bordeaux, sur lequel nous étions amenés à prendre position dans le n° 38, certains des scissionnistes exclus de cette organisation nous rejoignant par la suite. Sans trop revenir sur cette sombre histoire (cf. « Contre la confusion ») disons que cet édito plutôt en forme d'article allait bien sûr nous valoir des accrochages avec les tenants de l'orthodoxie anar, lesquels allaient d'ailleurs nous retrouver avec un autre congrès, celui de Carrare, mais n'anticipons pas. Le début de 1968 nous voyait annoncer dans un bref édito (n° 40) la constitution du GNG avec les copains cités plus haut, cependant que le n° suivant (écrit en mars-avril mais sorti après mai, vu la situation), dénonçait notre tendance à nous, anarchistes, à nous réfugier dans les **recettes** en éludant les vraies questions (cf. « Des mots »). Puis ce sont les derniers numéros, quasi actuels, dont les éditos : « Cohnbendistes ? », l'« Extraordinaire », « Autocritique » résultent directement de nos préoccupations d'après-mai, des difficultés que nous voyions pointer puis s'accumuler face à nos insuffisances. Ce qui nous amène à la dernière partie de cet article.

UNE EXPERIENCE : LE G. N. G.

En entamant cette dernière partie, je n'ignore pas ce que cette énumération de numéros, d'articles, d'éditoriaux a pu avoir d'un peu fastidieux pour les camarades mais un bilan oblige à pareil exercice. Cela permet aussi de retrouver des détails fort utiles quand on aborde les questions théoriques. Ce que nous ferons maintenant plus particulièrement.

Revenons, pour commencer, sur la période suivant le congrès FA de Bordeaux et notre transformation en « groupe-non-groupe ». Le mot avait fait rire à l'époque certes et nous-mêmes l'adoptions plus comme une boutade que comme une affirmation théorique. Pourtant, sous l'apparence ironique, une certaine expérience était tentée, un peu improvisée bien sûr mais découlant aussi d'une logique. Fin 1967 nous étions bien conscients que le groupe commençait, déjà, à se replier sur lui-même et sur la revue, à s'appauvrir à différents points de vue, qu'un élargissement était absolument nécessaire. Celui-ci, proprement physique par l'arrivée de nouveaux camarades devait

aussi se concrétiser en tant que vision politique. Et de fait, le n° 40 se ressentait — heureusement — du nouvel apport : deux importants articles, sur le Viet-nam et sur Nanterre (ça commençait...) étaient amenés par les camarades avec qui nous venions de former le GNG. Je pense qu'ils avaient une vue plus globale, plus dynamique, plus dialectique aussi, que les anciens du groupe qui formions « la vieille garde » nous connaissant bien, habitués à travailler ensemble et à absolument compter les uns sur les autres — ce qui a eu ses avantages — mais peut-être également victimes, à la longue, d'une certaine routine.

Sur un plan politique plus général, l'expérience du GNG avait une ambition plus haute : faire éclater la classique notion de groupe, montrer qu'une nouvelle forme d'organisation est possible, où discussion, rotation des tâches peuvent et doivent être envisagées, réglées **collectivement**, l'élargissement du nombre poussant à des solutions d'autant plus collectives et rotatives. Nos discussions de l'époque sur tous ces problèmes ont-elles trouvé un prolongement et une application dans certaines formes d'organisation du Mouvement de mai 1968 ? Sans jouer à l'état-major secret cher aux hantises marcellinesques, disons simplement que si nous avons pu apporter notre contribution à l'élaboration de ces idées nouvelles, l'expérience du GNG aura au moins eu son intérêt et son utilité même si, au plan de notre propre groupe, elle devait ensuite tourner court. En effet, après un hiver de longues discussions mais aussi de dépression générale que nous venions toutefois de surmonter dans les premiers mois de 1968, nous envisagions des applications plus concrètes dans nos méthodes de travail au GNG quand Mai arriva. Le GNG devait alors littéralement « exploser » en différentes activités, ne se reformant réellement qu'à la rentrée de 1968 mais ayant lui-même subi le contre-coup des événements, comme on dit...

Aurions-nous dû nous dissoudre à ce moment, comme l'expose I.R. dans ce numéro ? C'était une éventualité certes mais on peut en avancer une seconde : vu l'abondance des lettres et aussi d'un certain « prestige » du groupe à l'époque (le « groupe à Cohn-Bendit », vous vous rendez compte ? début de la légende...) n'aurions-nous pas dû créer une fédération de groupes « NR », en fait une nouvelle organisation avec aussi son danger de centralisme parisien ? Quoi qu'il en soit, cela n'a pas été fait et on peut tout réécrire avec des « si » : ces questions restent toutefois posées et nous n'avons pas fini d'y répondre.

Sur le plan du GNG lui-même, nous aurions par contre pu et dû constater que s'il avait certes permis un **début** d'ouverture du groupe, l'éclatement de Mai et notre constatation « de facto » du rétablissement ou plutôt du retour à l'ancien groupe nous imposaient impérativement d'en tirer certains enseignements, ce que nous ne fîmes pas... Ceux-ci étant seulement tirés dans ce numéro, dans les textes qui précèdent par divers camarades, je ne m'y attarderai donc pas. Je crois cependant, aussi, que les raisons qui ont motivé l'échec du GNG ont leur influence dans la disparition du groupe NR dernière formule.

UN NOUVEL ANARCHISME ?

Sur l'anarchisme lui-même, l'article « Quelques réflexions » (voir ce n°) m'amènera aux conclusions et à une « défense » de l'anarchisme, oui, mais pas d'une église. C'est en ce sens que nous prîmes position sur le marxisme en disant que le clivage ne passait pas entre celui-ci et l'anarchisme mais entre léninisme et esprit libertaire ou anti-centralisme. C'est pour avoir énoncé cette conception toute simple, qui commence à néanmoins faire son chemin dans le mouvement libertaire, ainsi que la nécessité de nous confronter au marxisme par esprit normal d'ouverture, que les orthodoxes appelèrent notre tendance « anarcho-marxisme » ! Nous n'avons pourtant jamais voulu, comme le propose Daniel Guérin, une sorte de mélange des deux idéologies, certains cocktails nous paraissant par trop indigestes... Il n'en reste pas moins qu'au sein du groupe, sur tous ces points il y eut des nuances et cela aussi nous l'acceptons comme naturel. Ainsi, quand nos deux camarades de l'article précité jugent inséparables la critique de l'anarchisme et du marxisme, travail en tout cas de longue haleine et que nous ne pouvions plus accomplir dans notre cadre.

Quant à l'anarchisme « en tant qu'idéologie masquant un certain nombre de questions » (cf. « Quelques réflexions ») et notre manichéisme entre le Bon et le Mauvais, je ne pense pas que nous ayons spécialement ménagé la Mère-Anarchie en tant qu'entité parfaite, inaliénable comme dirait l'autre. Les orthodoxes ne s'y sont d'ailleurs pas trompés et nous ont toujours accusés, eux, du contraire, à savoir remettre en question l'anarchisme traditionnel, ce qui a effectivement constitué une des lignes de force de notre trajectoire politique.

Un point important demeure toutefois auquel il faut tenter de répondre le plus honnêtement possible : nous considérons-nous tous encore comme des « anarchistes » au terme de cette longue expérience? On verra que certains copains estiment cette question dépassée et c'est pourquoi je terminerai à titre exclusivement personnel, ne voulant annexer ou déformer aucune pensée. Pour l'auteur de ces lignes, la notion même d'anarchisme se confond avec **mouvement**, doute et remise en question, dépassement perpétuel, ce qui est une démarche dialectique sans plus. Cela implique donc profondément la nécessité d'attaquer le dogme mais cela ne doit pas forcément pousser à ne plus se considérer comme anar si on se ressent comme tel, sinon c'est un complexe ou une absurdité. Il m'est arrivé une fois d'écrire sur « la difficulté d'être anarchiste » des réflexions souvent sentimentales (bon, les anars sont des sentimentaux, et alors ?) voire « humanistes », insulte suprême à notre époque de style périsitu et de « vision globale » où l'emploi d'une phraséologie implacable - glacée croit souvent tout résoudre. Mais passons. C'est vrai par contre, et je le reconnais volontiers, qu'en faisant référence à nos déficiences d'hommes par rapport à un « idéal » je respectais et donc sacrais la Mère-Anarchie, c'est pourquoi le contact avec de nouveaux camarades bousculant nos habitudes, notre conformisme, notre vision même, est indispensable. Cela dit, ne peut-on continuer un combat **anarchiste** en tenant compte de toutes ces données ?

Quoi qu'il en soit, le nombre et la complexité des questions que nous avons posées, en tentant de répondre à certaines, que nous nous posons encore sans y avoir répondu, montrent que le prétendu « néo-anarchisme » n'était pour nous rien d'autre qu'une évolution normale pour des libertaires et c'est en ce sens que la disparition d'un groupe et d'une revue « Noir et Rouge » nous semblent logiques à partir du constat de nécessité d'un nouveau stade. Que sera-t-il ? Nous entrons certainement dans une période de réflexion qui ne devrait toutefois pas nous masquer la période de **répression** actuelle, la nécessité aussi d'envisager à tous points de vue des temps plus durs, une fascisation accrue du régime voire un éventuel « coup à la grecque » un de ces jours : on a l'impression que beaucoup de révolutionnaires, et parmi eux les anars, se soucient peu de cette question, attendant de se retrouver cueillis un petit matin...

Ça ne veut pas dire qu'il faille en attendant se livrer à tous les fantasmes, attendre des vertus magiques de « l'action exemplaire » (j'aime peu le côté **chrétien** de cette dernière formule) ou d'un activisme suicidaire. S'il nous est arrivé d'insister sur la nécessité de l'action quotidienne opposée à « l'extraordinaire » il nous est également arrivé dans le passé d'attaquer le mythe de la barricade en elle-même (cf. NR n° 30, juin 1965) et nous ne craignons nullement de le rappeler. C'est tout cela qu'on peut appeler une « ligne » et une trajectoire politique. Car qui dit ligne et trajectoire ne dit pas forcément belle ligne droite ou courbe harmonieuse, ce qu'on ne voit précisément que dans les **schémas** ou les catéchismes. En ce qui nous concerne, ce fut plutôt zigzaguant, plein de contradictions, de détours et de redéparts, comme la vie...

Mais si cette ligne eut des variables, elle eut aussi des constantes, celles qui motiveront le combat **que nous continuons et poursuivrons**. Entre autres cette lutte contre la bureaucratie, qui nous fit prendre position contre les prétentions d'organismes centralisés lors du congrès de Carrare, et nous fit y intervenir. C'est peut-être aussi parce que nous avons senti une certaine sclérose à la longue, de premiers germes en nous-mêmes en tant que groupe et revue tendant à « s'institutionnaliser » que nous préférons nous dissoudre en tant que tels. Pour nous, c'est aussi cela, l'anarchisme. Alors, qu'on le baptise « néo » ou « anarcho-marxisme » peu importe. L'important est qu'un peu partout, et surtout après Mai, de jeunes militants se contactent, s'organisent et n'aient pas spécialement besoin de nous ou du mouvement officiel pour le faire. Je ne pense pas qu'il faille donc parler d'un anarchisme nouveau mais plus sûrement d'une vision nouvelle, d'un esprit nouveau, d'une perception plus aiguë et plus critique de l'anarchisme, oui.

Si, pour notre petite part, au cours de toutes ces années et au long de ces quarante-six cahiers, nous avons pu aider dans la recherche et l'élaboration de ces idées nouvelles, ne serait-ce qu'en tentant une certaine « désaliénation » de l'anarchisme afin de le réinsérer dans la vie de chaque jour, si enfin ce dernier numéro peut faire réfléchir les camarades sur l'exposé public de certaines erreurs et par là-même contribuer à leur combat, alors nous estimerons que notre travail n'a pas été tout à fait vain. En ce qui nous concerne, nous tirons les conséquences d'une fonction directive commençant à s'imposer et dont, pour nous-mêmes comme pour les autres, nous ne voulons pas. Comme la poésie et parodiant Lautréamont, nous pourrions rappeler que la Révolution doit être faite par tous, et non être l'affaire de quelques-uns. Lapalissade ? Comment se fait-il alors que tant de révolutionnaires ne s'en rendent pas encore compte ?

C. LAGANT

AVIS TRÈS IMPORTANT

- Nous informons tous les lecteurs que, en raison de la cessation de parution définitive de notre revue (et aussi de la mauvaise santé du camarade chargé de ce poste depuis 12 années...) notre boîte postale — LAGANT, B.P. 113, PARIS (18^e) — sera **irréremédiablement close à la fin de 1970.**
- Nous demandons donc aux camarades de cesser tout envoi de lettres, demandes de NR, échanges d'imprimés à cette date. Dans le cas contraire, ils s'exposeraient à voir leurs envois soit leur revenir, soit plus probable, égarés ou jetés au « rebut » des P. et T. Nous dégageons donc toute responsabilité pour tout courrier adressé après la fermeture de notre boîte postale.
- En ce qui concerne notre C. C. P. (CLARIS 20020-93 - PARIS) ne plus expédier, bien sûr, d'abonnements. Les camarades désirant être dédommagés d'abonnement en cours peuvent nous demander des exemplaires récents ou anciens, ces derniers dans la mesure de nos possibilités. Les non-abonnés désirant ce n° 46, ou antérieurs, peuvent régler soit par timbres, soit à notre C. C. P. sur la base de 3 F l'exemplaire pour ce **double** numéro, 2 F pour les numéros précédents. Mais il est bien entendu que **notre C. C. P. sera également clos fin 1970**, il ne peut donc lui être expédié que des fonds concernant exclusivement **la revue NR**, à l'exclusion de toute autre destination, sous peine de retour ou perte de ces fonds.